This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

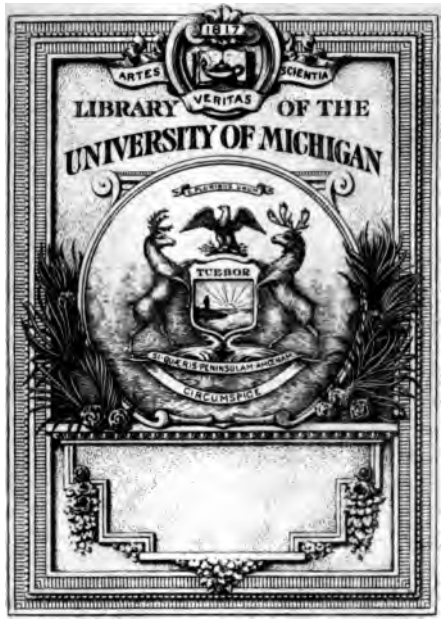
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
23:
.L6
I3

# L'IMPÉRATRICE

# ET LA JUIVE,

DRAME EN CINQ ACTES

ET EN PROSE,

Par MM. Lockroy et Anicet.

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Porte Saint-Martin, le 22 juillet 1834.

Prix : 3 Fr.

PARIS,

MARCHANT, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12;
BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1834.

| *PERSONNAGES.* | *ACTEURS.* |
|---|---|
| LÉON VI, empereur d'Orient. | M. Delafosse. |
| ZOÉ, sa femme. | Mlle Georges. |
| STROZZAS, eunuque, premier ministre. | M. Prévost. |
| MANUEL, fils de l'empereur. | Mlle Ida. |
| JEAN, cocher du Cirque. | M. Lockroy. |
| SARA, sa femme. | Mme Dupont. |
| BASILICIN, autrefois empereur et collègue de Michel III. | M. Serres. |
| AGATHÈS. } Officiers du palais. | M. Tournan. |
| ÆGIDIUS. } Officiers du palais. | M. Alfred. |
| THÉONE, vivandière des Verts. | Mme Adolphe. |
| ZOÉ, vivandière des Bleus. | Mlle Adèle. |
| 1er COCHER VERT. | M. Vissot. |
| 2e COCHER VERT. | M. Duplanty. |
| 1er COCHER BLEU. | M. Hérêt. |
| 2e COCHER BLEU. | M. Fonbonne. |
| 3e COCHER BLEU. | M. Marchand. |

Sénateurs, Cochers des deux couleurs, Peuple, Gardes.

*La scène se passe à Constantinople et au palais de Scutari, en 896.*

Impr. de J.-R. Mevrel,
Passage du Caire, 54.

Bibl. Dram. 14
Bibl. Sept
2-8-34

# L'IMPÉRATRICE ET LA JUIVE,

## DRAME.

## ACTE I.

Le théâtre représente un bâtiment, ouvert sur la place de l'Hippodrome, par une colonnade laissant bien voir la place qui doit paraître immense. — A gauche, on suppose le Cirque dont l'entrée est annoncée par deux groupes équestres, ou deux statues en bronze de gladiateurs. Sous la colonnade, qui occupe seulement les deux premiers plans, des chars, des harnois, annoncent une sorte de remise où les conducteurs de chars se rassemblent les jours de courses au Cirque. Des gens du peuple à pied, des femmes portées en litière, des sénateurs suivis d'esclaves traversent continuellement la grande place de l'Hippodrome. Tous se rendent au Cirque.

### SCÈNE PREMIÈRE.

COCHERS DU CIRQUE, *divisés en deux couleurs, les verts et les bleus. Les cochers verts occupent la droite, les cochers bleus la gauche du théâtre.* ZOÉ *et* THÉONE, *vivandières.*

Au lever du rideau, les cochers sont occupés à parer leurs chars, à endosser leurs costumes. Deux femmes versent à boire; l'une porte la livrée verte, l'autre la livrée bleue. Le lever du rideau doit offrir un tableau brillant et animé.

DEUXIÈME COCHER VERT, *à la vivandière qui porte sa couleur.*

Verse donc, Théone! Par saint Jean! Jupiter devait être bien mal servi si son Hébé n'était pas plus agile.

PREMIER VERT.

Oublies-tu que tu as affaire aux favoris de Léon VI, empereur d'Orient? Des quatre couleurs qui, à Constantinople, distinguaient les cochers dans les courses de chars, il ne restait depuis long-temps que la verte et la bleue. Celles-là comptaient de si nombreux partisans, que du Cirque elles avaient passé dans l'état et étaient devenues deux factions politiques également puissantes, également irréconciliables : les verts, les bleus. Tour à tour protégées par des empereurs ou persécutées par d'autres, leurs longues querelles ont ensanglanté l'Orient; mais enfin le temps est venu où une couleur doit survivre à l'autre (*montrant la couleur qu'il porte*), la verte que voici, et quiconque ne l'adoptera pas sera traité en ennemi.

DEUXIÈME VERT.

Comme les bleus nous traitaient sous les empereurs Théo-

phile et Michel III, alors que leur parti était maître du palais et disposait du gouvernement de toutes les provinces!

PREMIER VERT, *buvant.*

A la mémoire de Basile le Macédonien, qui releva notre faction! A son fils Léon VI, notre glorieux empereur, qui porte la couleur verte!

DEUXIÈME VERT, *à Théone.*

Allons, verse encore! Les premiers rayons du soleil ont trouvé toute la ville de Constantinople assise sur les gradins du Cirque: elle est venue là pour applaudir à notre triomphe; et plus d'une jolie matrone a fait pour nous des vœux à la cathédrale de Sainte-Sophie.

PREMIER VERT, *riant.*

On dit que l'impératrice était parmi elles.

DEUXIÈME VERT, *de même.*

Appelant sur les verts la protection du ciel.

TOUS LES VERTS, *riant.*

Ah! ah! ah!

PREMIER BLEU, *à la vivandière qui porte sa couleur.*

Les entends-tu, Zoé, rire de notre divine maîtresse? Leur insolence en vérité passe toutes les bornes. (*Aux cochers bleus, en buvant.*) Allons, amis! gloire à l'impératrice, notre patrone à nous! gloire à Zoé!

THÉONE, *vivandière des verts.*

Gloire à Zoé?.. Buvez-vous à Zoé la vivandière ou bien à l'autre Zoé, l'impératrice?.. Pour la première, j'ai cette coupe à vider avec vous; pour la seconde, j'ai certaine ode à chanter qui réjouira l'oreille de ses protégés.

*Elle chante.*

De Zoé, notre impératrice,
Le premier époux fut un duc;
Mais il était vieux et caduc:
Il lui fallait mieux qu'un patrice;
Or un poison officieux
Mit le bon homme au rang des dieux.
A ses mœurs on devine
Sa honteuse origine.
Nouvelle Messaline,
Chaque soir son regard
Cherche dans la poussière
Homme à forme grossière,
Et durant nuit entière
Le façonne en césar.

DEUXIÈME VERT.

Elle est bonne la première strophe, et mérite coupe pleine jusqu'aux bords. A toi, Théone!.. (*Il boit.*) Et puis la seconde...

ZOÉ.

Oh! laissez-la reprendre haleine; ce chant l'a fatiguée... A moi sa place, et pour moi le silence.

*Elle chante.*

N'entends-tu pas, quand aux autels conduit,
Tu vas prier au saint temps du carême,
Des chants païens résonner dans la nuit?
C'est l'empereur qui boit et qui blasphème.
Si tu ne veux bientôt la lui céder,
A ses regards cache bien ta richesse;
Si pour toi seul tu prétends la garder,
A ses regards cache bien ta maîtresse.

LES VERTS.

Assez, assez!

PREMIER VERT.

La personne de l'empereur Léon est sacrée.

PREMIER BLEU.

Parce qu'il a adopté votre couleur, et que, grace à l'impunité qu'il vous accorde, pas un citoyen ne peut sortir à la chute du jour avec une bourse à sa ceinture ou une broderie d'or à sa robe? Digne protecteur! Chaque matin éclaire l'orgie de la veille et laisse voir la couronne impériale roulant, tachée de vin, sous les pieds des buveurs endormis.

PREMIER VERT.

L'impératrice Zoé emploie mieux ses nuits, n'est-ce pas, quand avec Antonina, Ariane et Euphrosine, les compagnes de ses débauches, elle associe tout Constantinople à l'empire?

DEUXIÈME BLEU.

Pour que vous défendiez ainsi l'empereur, il faut qu'il ait tenu ce matin quelques-uns de vos enfans sur les fonts de baptême.

PREMIER VERT.

Oh! vous l'aimez moins que vous n'aimiez l'empereur Michel III, le protecteur des bleus, dont le père de Léon nous a délivré. Michel l'ivrogne, qui, rencontrant un jour sur le port un misérable matelot nommé Basilicin, eut la fantaisie d'en faire son collègue, et partagea son trône avec lui.

PREMIER BLEU.

Est-ce donc le premier empereur qu'un caprice a ramassé dans la foule? Vingt se sont assis sur le trône qui n'avaient de plus nobles aïeux que les siens; et, après tout, ce matelot valait bien le cheval qu'un autre empereur fit consul.

PREMIER VERT.

Que n'allez-vous le chercher dans les écuries du palais où il vit ignoré depuis qu'on l'a chassé du trône?

Grand bruit d'acclamations du côté du Cirque.

THÉONE.

Silence! ces cris annoncent l'empereur ou le jeune Auguste.

TOUS.

Aux courses! aux courses!

Ils s'apprêtent à faire rouler leurs chars vers le Cirque, quand Basilicin entre tout effaré.

THÉONE, *l'apercevant.*

Par la vierge! c'est Basilicin qui cause ces clameurs.

TOUS.

Basilicin!..

PREMIER VERT, *aux bleus.*

Le collègue déchu de votre empereur Michel!

BASILICIN, *entrant effaré.*

Au secours! au secours! non! je n'y consens pas.

TOUS LES VERTS, *en riant.*

Salut, césar! auguste, salut!

BASILICIN.

Encore! eux aussi! Laissez-moi! par pitié!.. Ne m'y forcez pas, citoyens, je vous en conjure!

TOUS.

Qu'a-t-il donc?

PREMIER VERT.

Il faut qu'on ait mêlé quelque chose à ton vin ou que tu en aies trop pris aujourd'hui.

BASILICIN.

Non, non; je ne veux pas! je n'accepterai pas!

THÉONE, *riant.*

Que t'est-il arrivé, seigneur?

BASILICIN.

Eh! vous le savez bien, puisque tout-à-l'heure vous criiez comme eux.

PREMIER VERT ET LES AUTRES.

Non!

BASILICIN, *regardant avec effroi autour de lui.*

Il n'y a pas ici de manteau impérial qu'on veuille me jeter sur les épaules?.. à la bonne heure! J'entrais au Cirque... et, par la vraie croix, sans avoir l'intention d'y exciter un soulèvement. Un rustre, que je heurte en passant, me reconnaît et s'avise de prononcer mon nom tout haut... Aussitôt ce nom passe de bouche en bouche... Basilicin! Basilicin!.. puis des éclats d'une joie bruyante; puis bientôt ces cris répétés par cent mille voix : Gloire à Basilicin auguste! à l'empereur Basilicin!.. J'avais beau me boucher la seule oreille qu'on m'ait la

tendais toujours : Gloire à Basilicin!.. Les imprudens! vouloir de nouveau me proclamer!.. Si l'empereur était arrivé en ce moment, l'enthousiasme de ce peuple m'eût perdu.

TOUS LES COCHERS, *riant.*

Ah! ah! ah!

BASILICIN.

Il me semble que j'entends encore ses acclamations.

PREMIER VERT.

Dis plutôt ses huées, pauvre insensé!

BASILICIN, *avec joie.*

Tu crois?.. Je me serais trompé?.. Ah! elles m'ont causé une frayeur!.. j'ai pensé qu'ils allaient me présenter au sénat, comme fit, il y a dix-neuf ans, l'empereur Michel, et que le sénat allait crier, comme alors : Honneur à Basilicin auguste! qu'il règne! qu'il règne! Sous ma couronne impériale, je n'ai laissé jadis qu'une oreille ; mais, une seconde fois, on m'y ferait laisser la tête.

THÉONE.

Rassure-toi, césar; elle restera long-temps sur les épaules du palefrenier.

BASILICIN.

Plaise au ciel! mais j'ai des partisans, vois-tu, des partisans nombreux, d'un attachement!.. Ah, si je les tenais!.. Ne riez pas... Ils causeront ma perte. L'empereur se défie de moi; il me traite plus mal encore que de coutume. L'autre jour, en visitant ses écuries, Castor, son cheval, lui a donné un coup de pied fort peu respectueux, et l'empereur a voulu m'en punir en me tirant l'oreille. Malheureusement, il s'est trompé de côté, et n'a rien trouvé, ce qui lui a fait dire qu'il voulait que j'eusse deux oreilles ou pas une... et comme en pareil cas il est plus facile d'ôter que de remettre...

ZOÉ.

Mais, insensé, qu'allais-tu faire au milieu du Cirque?

BASILICIN.

Ne fallait-il pas obéir à mon illustrissime maîtresse, l'imp ratrice? elle m'a ordonné de conduire ici deux superbes vaux arabes qu'elle veut voir attelés à l'un des chars qu protége. Maudits chevaux! ils sont cause...

PREMIER BLEU.

Sois le bien-venu, Basilicin, et longues années trice! c'est à nous qu'elle envoie ce noble présent rons dignes... Au Cirque, compagnons!

TOUS LES BLEUS.

Au Cirque!

## SCÈNE III.

BASILICIN, THÉONE, Les Cochers Verts.

BASILICIN, *à part.*

Oui, courez; et remerciez l'impératrice du présent infernal que vous fait l'empereur : deux chevaux indomptables!

DEUXIÈME VERT, *à Basilicin.*

Et maintenant, crois-tu te tirer impunément de nos mains, toi qui as conduit ici ce présent de l'impératrice?

PREMIER VERT.

Oui, malheur à l'esclave; malheur à l'ami des bleus!

BASILICIN.

Romains! citoyens! un moment, vous ne savez pas... apprenez...

LES VERTS, *agitant leurs poignards.*

Malheur à toi!

BASILICIN, *tombant à genoux.*

Sainte Vierge!

Ici, un homme qui depuis le commencement de la scène a paru sur la place et s'est arrêté devant l'entrée du Cirque, se retourne et accourt attiré par le bruit, il se jette entre Basilicin et les verts.

## SCÈNE IV.

Les Mêmes, JEAN.

JEAN.

Trente bras levés sur une seule tête!.. C'est un assassinat; et la religion vous le défend, aujourd'hui, fête de Marie, mère du Christ.

BASILICIN, *aux verts.*

Au fait, vous n'y pensiez pas.

PREMIER VERT.

Qui es-tu donc, toi?

JEAN, *avec force.*

Un de vos ennemis, puisque j'appartiens à la faction bleue.

LES VERTS.

Hors d'ici!

JEAN.

Oh! vous ne m'effraierez pas aussi aisément que lui. (*A Balisicin.*) Allons, relève-toi... Au bout de ton poignard, comme à la pointe du mien, il y a la vie d'au moins deux de ces lâches.

Il tire son poignard; Basilicin reste à genoux devant lui, et les verts ont tous le bras levé sur Jean, quand un des leurs arrive en courant; on entend au Cirque de nombreuses acclamations.

LE VERT.

Au Cirque, vous autres. . l'empereur vient d'arriver.

DEUXIÈME VERT.

Sa présence les sauve.

PREMIER VERT.

Entendez-vous? l'empereur fait donner le signal, et les bleus sont déjà prêts.

TOUS.

Au Cirque! au Cirque!

Ils sortent tous.

## SCÈNE V.

BASILICIN, JEAN.

BASILICIN.

Ah! les voilà partis!.. j'ai bien cru que c'en était fait de moi... et sans ton secours, généreux citoyen...

JEAN.

Rends plutôt grace à l'empereur... sans son arrivée...

BASILICIN.

Ils te tuaient peut-être aussi.

JEAN.

Oh! ma vie n'est rien... et tout-à-l'heure je l'eusse donnée pour toi sans regret.

BASILICIN.

Merci, magnanime inconnu. J'avoue que pour ma part j'éprouverais quelque peine à te faire un pareil présent; mais demande-moi toute autre chose pour payer le secours que tu m'as prêté, et je jure par la couronne d'épines de notre seigneur...

JEAN, *vivement.*

As-tu donc quelque pouvoir ici?

BASILICIN.

Oh! il y a dix-neuf ans, je t'aurais fait entrer au sénat pour moins que ça, si tu l'avais voulu... tu serais déjà comte ou patrice; et on aurait dit que tu avais rendu un fameux service à l'empire, à cette époque-là. Aujourd'hui, je ne puis que t'offrir une place dans les écuries du palais. Es-tu de Constantinople?

JEAN.

Non; je suis né à Césarée. J'habitais depuis six ans Thessalonique, où le nom de Jean était cité, grace à quelques courses heureuses au Cirque... mais la ville a été prise d'assaut par les infidèles Arabes, et j'ai été forcé d'en sortir, emmenant avec moi une femme, à qui il faut que je donne du pain, quand je n'en ai pas pour moi.

BASILICIN.

Ah!

JEAN.

J'espérais, en arrivant à Constantinople, trouver parmi les cochers bleus aide et protection... ils me les ont durement refusées. Vainement je les ai suppliés de me laisser concourir avec eux aujourd'hui, dussent-ils me donner à conduire le char le plus lourd et les chevaux les moins agiles, il m'ont repoussé... Désespéré, je venais tenter un dernier effort, quand tes cris m'ont attiré.

BASILICIN.

Ami, ce ne sera pas en vain que tu m'auras prêté secours. J'y perdrai mon crédit, ou dans deux jours tu seras palefrenier comme moi.

JEAN.

Palefrenier!

BASILICIN.

Pourquoi cet air dédaigneux?.. après tout, que t'aurait donc valu une course au Cirque?

JEAN.

Je ne sais, mais je donnerais dix ans de ma vie pour sentir un char sous mes pieds et deux bons coursiers dans mes rênes... Oh! si tu pouvais...

Ici bruit au dehors : un brillant cortége traverse la place ; une riche litière portée par des esclaves et entourée de sénateurs et de grands de l'empire passe lentement.

JEAN.

Qu'est-ce cela? ce brillant cortége est-il celui de l'impératrice?

BASILICIN.

Oh! salue, salue jusqu'à terre... C'est le grand domestique du palais, c'est-à-dire le premier ministre... C'est l'eunuque Strozzas qu'on porte dans sa litière... Incline-toi donc plus bas; il pourrait tourner la tête de ce côté; et Strozzas est tout-puissant.

JEAN, *qui reste debout.*

Un misérable eunuque maître de l'empire d'Orient!

BASILICIN, *se relevant.*

Parle plus bas, et surtout avec moins d'irrévérence du favori de l'impératrice : ne sais-tu pas que depuis la naissance du jeune Manuel, c'est Strozzas qui gouverne sous le nom de Léon VI et de Zoé?

JEAN, *le regardant passer.*

Quelle pompe! quel éclat! Oh! si j'avais pu courir dans le Cirque!

BASILICIN, *riant.*

Ne crois-tu pas que cela t'aurait fait devenir César?

JEAN.

César, oh! non, et pourtant la prédiction m'avait dit...

BASILICIN, *vivement.*

Hein! on t'a fait une prédiction?.. ahi, ahi! comme à moi!

JEAN.

Oui, et qui seule a soutenu mon courage... Si je ne m'en fusse souvenu, oh! je n'aurais pas lutté jusqu'aujourd'hui contre la misère... Ecoute, et ne me raille pas, car il faut que je sois crédule pour n'être pas trop malheureux.

BASILICIN, *avec intérêt.*

Oui, va toujours, infortuné!

JEAN.

Au milieu du sac de Thessalonique, je fuyais, foulant aux pieds les morts et les mourans qui me fermaient la route. Un vieillard que le fer des infidèles avait atteint et que la fièvre brûlait, m'appela: «de l'eau, de l'eau, me dit-il.» Une fontaine était là près de nous, j'étanchai la soif qui desséchait sa poitrine : il reprit quelques forces et me dit, après avoir attaché quelque temps sur moi son regard qui s'éteignait : Tu es malheureux, mais tu es jeune, tu es beau; vas à Constantinople : c'est dans le Cirque que doit commencer ta fortune; et la mort à ce dernier mot vint glacer ses lèvres.

BASILICIN.

C'est tout?

JEAN.

Oui.

BASILICIN.

Ami, nous sommes nés sous le même signe.

JEAN.

Que veux-tu dire?

BASILICIN

Tu as ton horoscope, j'ai eu le mien aussi... seulement je m'y suis laissé prendre, et toi, tu peux encore t'arrêter si tu profites de mon expérience... écoute: tu es jeune, crédule...défie-toi des prédictions; je sais bien que parfois elles s'accomplissent; mais les sorciers qui nous les font nous en cachent toujours la moitié; tu vas en juger. Une vieille femme de Venise, que Satan la brûle jusqu'à la moëlle! m'avait prédit aussi à moi, que m'endormant un jour sur le port de Constantinople, je m'éveillerais noble, riche et puissant... Ce qu'il y avait à faire pour arriver à la prédiction n'était pas difficile. A compter de cet instant, je m'établis chaque matin sur le port aux galères, et

là je ronflais à moi seul comme les sept dormeurs d'Ephèse... Un long temps se passa ainsi, et je ne me réveillais jamais plus riche que je ne m'étais endormi, quand un jour l'empereur Michel se promenant de ce côté, s'arrêta devant moi et me regarda par hasard. Je ne sais quel rêve je faisais alors mais ma figure avait, m'a-t-on dit, une telle expression de béatitude, que l'illustrissime empereur en rit jusqu'aux larmes. J'ouvris les yeux et restai tout confus. Michel m'interrogea : j'eus la malheureuse pensée de lui raconter ma prédiction... Par Bacchus ! s'écria-t-il, la vieille aura dit vrai, lève toi : Basilicin, césar !

JEAN.

Basilicin !

BASILICIN.

Oui... l'empereur Basilicin, le soleil d'Orient... il est devant toi... Le jour même on me présenta au sénat qui vint avec empressement baiser mes brodequins.

JEAN.

Mais Michel était ivre.

BASILICIN.

C'est possible; mais certes, le sénat ne l'était pas ; et on me revêtit de la pourpre, et j'eus un palais, des esclaves et des courtisans... Je prends le ciel à témoin que je fis de mon mieux dans mon nouvel état; suivant en tout l'exemple de mon collègue, je me mettais à table avec lui, je n'en sortais qu'avec lui; comme il buvait sans cesse je buvais sans m'arrêter... Nous gouvernions ainsi tranquillement l'empire, et jusque-là la prédiction allait bien; mais voici ce que la maudite sorcière m'avait caché. Une nuit .. sainte Vierge ! quelle nuit ! on entra dans la salle où nous nous reposions de nos fatigues... mon collègue y laissa la tête, et moi, je m'éveillai incomplet, comme tu vois..... on me fit grace de la vie et on me jeta dans les écuries du palais où je suis depuis dix-neuf ans ; heureux si mes partisans m'y oublient : et si tu en crois mes avis, jeune homme, tu commenceras par où j'ai fini.

JEAN.

Oh ! si j'avais été à ta place...

BASILICIN.

Je te conseille de le regretter; j'aurais bien voulu être à la tienne.

Bruit au dehors.

JEAN.

Ecoute.

BASILICIN.

Ce sont les acclamations dont le peuple salue les vainqueurs.

JEAN.

Et je n'ai pas ma part de ce triomphe!

BASILICIN.

Sainte Sophie! j'entends encore d'autres cris... et ceux-là sont des cris de fureur, les bleus les poussent en sortant du Cirque... Adieu.

JEAN.

Où vas-tu?

BASILICIN.

Ne me retiens pas, ou je suis perdu.

JEAN.

Que dis-tu donc?

BASILICIN.

Je dis que l'empereur, pour assurer la victoire des verts, ses protégés, m'a fait conduire aux bleus, au nom de l'impératrice, deux chevaux arabes qu'au palais personne n'a pu dompter; ils auront mis le désordre dans les courses et décidé ainsi le triomphe des verts.

JEAN.

Personne ne les a pu dompter, dis-tu?

BASILICIN.

Personne.

JEAN.

Basilicin, oh! reste avec moi et dis aux bleus...

BASILICIN.

Rester? mais ils me tueront.

JEAN.

Je réponds de ta vie; demeure, et d'un mot, tu vas pouvoir t'acquitter envers moi.

BASILICIN.

Ils viennent.

JEAN.

Ne crains rien.

## SCENE VI.

Les Mêmes, Les Cochers Bleus.

PREMIER BLEU.

Le voilà! ah! misérable esclave, tu paieras cher ta perfidie; les verts vont gagner la dernière course. Mort à toi qui nous as conduit ces chevaux!

JEAN.

Mort à moi plutôt qui les ai vendus à l'empereur!

TOUS.

Toi!

BASILICIN.

Comment?

PREMIER BLEU.

Dit-il vrai ?

JEAN, *indiquant Basilicin.*

Demandez-le-lui. Votre défaite vous étonne ; je la prévoyais, moi, qui savais que ces chevaux n'obéiraient qu'à la main d'un seul homme : cet homme, c'est moi ; moi qui les ai nourris, moi dont ils connaissent la voix. Quand je vous suppliais ce matin de me recevoir parmi vous, je voulais assurer la victoire à votre couleur, qui est la mienne aussi : vous m'avez repoussé... faites-le donc encore maintenant que le succès vous échappe ! Ah ! laissez-moi prendre part à la dernière course qui doit décider de cette journée, et mon char attelé de ces coursiers dépassera tous les autres et arrivera le premier au but.

PREMIER BLEU.

Castor et Pollux n'eussent pas fait ce qu'il veut faire.

JEAN.

Laissez-moi donc le tenter ; que risquez-vous à présent ? Oh ! tous les trésors de la terre, je les donnerais comme garans de ma promesse... je n'ai que ma vie, eh ! bien, prenez-la. (*Au dehors acclamations.*) N'entendez-vous pas ces cris ? la course recommence... oh ! vous allez abandonner la victoire à vos ennemis !

PREMIER BLEU.

Et tu nous réponds d'elle, toi ?

JEAN.

Sur ma tête.

PREMIER BLEU.

Si tu échoues ?

JEAN.

Qu'elle tombe.

PREMIER BLEU.

Viens donc.

BASILICIN, *à Jean.*

Prends garde.

JEAN.

Ils me tueront, ou la prédiction s'accomplira.

*Changement à vue.*

## DEUXIÈME TABLEAU.

Une pauvre cabane.

### SCENE PREMIÈRE.

SARA, *sortant de la droite et allant regarder au fond.*

Pas encore de retour.. Son espoir aura été trompé peut-être, et il n'ose pas rentrer sans m'apporter les secours qu'il m'avait promis... Oh! oui, c'est cela; car, malgré sa dureté, il m'aime, et il m'a donné de son amour une preuve que je ne puis oublier... (*Grand bruit; tumulte dans la rue. Sara se lève et court effrayée à la fenêtre de côté.*) Pourquoi tout ce bruit?.. un combat... et Jean, peut-être, est au milieu de ces hommes.

Le bruit augmente; une pierre vient frapper la fenêtre que tient entr'ouverte Sara, qui recule alors: à ce moment, un tout jeune homme entre précipitamment dans la cabane suivi d'un esclave.

### SCÈNE II.

SARA, MANUEL, *et* l'Esclave.

MANUEL, *avec effroi.*

Femme, femme, ferme ta porte et sauve-moi.

SARA.

Un enfant, que leurs coups allaient atteindre! (*Elle ferme sa porte.*) Eloigne-toi de cette fenêtre, leurs pierres pourraient encore aller jusqu'à toi.

L'esclave, sans rien dire, se met devant la fenêtre.

MANUEL, *tout ému.*

J'ai cru qu'ils en voulaient à ma vie. Jamais ils n'ont poussé si loin l'audace.

SARA.

Tiens, place-toi là... Comme il est pâle?.. Souffres-tu?.. Je suis pauvre, mais je puis...

Elle lui prend la main.

MANUEL.

Ah! prends garde.

SARA.

Pardonne-moi... j'ai touché ta riche et soyeuse robe.

MANUEL.

Non, ce n'est pas cela... mais je ressens ici... (*Montrant son bras.*) une douleur si vive... je suis blessé.

SARA.

Blessé!.. ah! du sang!

MANUEL.

Un de leurs poignards m'a frappé.

SARA.

Rassure-toi : la blessure est légère, et j'ai là ce qu'il faut pour arrêter ton sang qui coule.

MANUEL.

Elle est bonne, cette femme!

SARA, *pansant la blessure.*

Comment te trouvais-tu seul au milieu de cette foule? t'avait-elle séparé de ta famille?

MANUEL.

Tu ne me connais donc pas?

SARA.

Non. Tu es le fils de quelque riche sénateur, ou d'un patrice, peut-être?

MANUEL, *fait signe à l'esclave de se taire.*

Oui. J'étais aux courses du Cirque où la victoire paraissait assurée à la faction des verts... lorsqu'un homme, qui n'avait pas encore concouru, s'est élancé sur un char attelé de deux chevaux que jusqu'alors nulle main n'avait pu maîtriser ni conduire, et a parcouru deux fois la distance, laissant tous ses rivaux bien loin derrière lui. . Les bleus, dont il porte la couleur, ont voulu le conduire aux pieds de l'impératrice, au milieu des acclamations du peuple; mais les verts furieux de leur défaite, et certains de l'impunité, se sont opposés au triomphe du vainqueur. Alors les deux partis ont commencé un horrible combat, pendant lequel on m'a fait sortir du Cirque; mais au dehors j'ai trouvé même tumulte et mêmes dangers, car lorsque les deux factions en viennent aux mains, l'empereur, lui-même, n'est pas en sûreté dans les rues de Constantinople. J'ai été séparé de tous ceux qui m'accompagnaient, lui seul (*Montrant l'esclave.*) est resté près de moi et m'a jeté dans cette maison. Comme tu me regardes?.. est-ce que je suis encore pâle?

SARA.

Enfant! tu crains, au retour, d'effrayer ta mère.

MANUEL, *tristement.*

Ma mère!.. oh! elle ne s'en apercevra pas.

SARA.

Que dis-tu?

MANUEL.

Le bruit s'est éloigné... je crois maintenant que nous pouvons repartir. (*L'esclave fait un geste affirmatif*) Femme, dis-moi ton

nom; dis-le-moi, une fois seulement, et je te jure que je ne l'oublierai pas.

SARA.

Tu veux partir... déjà!.. oh! reste encore... je craindrais en te sachant dans ces rues tout-à-l'heure si dangereuses... Tiens... regarde... cette maison est entourée de monde.

MANUEL.

Tout ce monde me cherche sans doute.

SARA.

Toi?

MANUEL, *à l'esclave.*

Ouvre cette porte!

L'esclave obéit, et, sur un signe qu'il fait, une foule d'officiers et de seigneurs que de la fenêtre on avait vus cherchant, s'élance dans la cabane en s'écriant :

Le voilà! le voilà!

Tous se prosternent.

SARA, *avec surprise.*

Qui es-tu donc, enfant?

MANUEL, *avec un sourire.*

N'aie pas peur, pauvre femme; je suis Manuel, le fils de l'empereur.

SARA, *se prosternant.*

Oh! seigneur...

MANUEL *la relève avec bonté, puis se retournant vers ses officiers qu'il a laissés à genoux.*

Relevez-vous... Je ne dirai point à mon père ce qui s'est passé; mais à l'avenir, défendez-moi mieux. Tu ne m'as pas dit ton nom.

SARA.

Sara.

MANUEL.

Sara!.. Il est doux à retenir, ce nom. Sara!.. viens me voir au palais impérial... je le veux... et tu me diras ce que peut pour toi Manuel... Esclaves, retenez bien cet ordre : Au nom de Sara, et à quelque heure que ce nom vienne frapper vos oreilles, toutes les portes du palais devront s'ouvrir. Adieu, n'oublie pas le jeune auguste.

SARA, *baisant sa robe.*

Oh! jamais.

MANUEL, *ému.*

Partons!

Il s'éloigne avec sa suite, et Sara s'arrête longtemps sur le seuil de sa porte, le suivant des yeux.

## SCÈNE III.

SARA, *seule.*

Il est loin déjà... (*Elle revient en scène.*) Et c'est là cet enfant pour lequel l'impératrice, dit-on, n'a qu'indifférence et que froideur. O Dieu! tu es injuste! Pourquoi donner à cette femme un trésor qu'elle dédaigne, et me l'avoir enlevé à moi, qui à chaque heure de ma vie t'en eusse rendu grace? Pauvre Manuel! de quels autres soins tu aurais été entouré, si ta mère se fût appelée Sara? Mais avec elle aussi pas d'empire, pas de couronne; avec elle, le travail et la misère... avec elle encore un passé qui t'eût fait rougir... oh, mais tu me l'aurais pardonné, car je l'aurais racheté par tant d'amour!

Grand bruit au dehors; les bleus arrivent portant en triomphe Jean qui, de leurs bras, saute sur le seuil de la porte et leur dit adieu en leur serrant la main.

## SCENE IV.

JEAN, SARA.

SARA.

Jean, te voilà donc! Que veulent dire ces hommes? et qu'as-tu donc fait pour qu'ils te rendent de tels honneurs?

JEAN.

Que t'importe, Sara?

SARA, *avec douceur.*

Ah! ne sais-tu pas avec quelle joie, quel orgueil, j'apprenais à Thessalonique que le premier tu avais passé la barrière et vaincu tous tes rivaux? Ne te souvient-il pas qu'alors j'essayais, par mes caresses, de te faire oublier la fatigue du triomphe? Briller dans le Cirque de cette ville immense, qui semble à elle seule un empire, c'était là le plus ardent de tes vœux; ce vœu s'est accompli: ton cœur en doit bondir de joie, et tu ne m'as pas dit encore en m'embrassant: Sois heureuse, Sara, car je suis bien heureux, moi.

JEAN.

Heureux?.. j'espère au moins un meilleur avenir.

SARA.

On dirait que tu me jettes avec peine ces mots d'espoir... Jean, tu as vu l'empereur, l'impératrice?..

JEAN, *vivement.*

L'impératrice!

SARA, *souriant.*

Comme à ce nom ton regard a brillé!.. il t'a rappelé...Oh! maintenant je devine ton secret. C'est donc toi...

JEAN.

Que dis-tu ?

SARA.

Je sais tout : ton triomphe au Cirque, la fureur des verts, leurs poignards levés sur ta poitrine pour t'empêcher d'arriver jusqu'à l'impératrice, dont tu as, tout fier et tout sanglant, embrassé la chaussure de pourpre.

JEAN.

Qui a pu t'apprendre?..

SARA, *s'appuyant sur l'épaule de Jean.*

Elle est bien belle, n'est-ce pas, l'impératrice?..

JEAN, *à part.*

Oh! oui, bien belle! (*Il met sa tête dans ses mains.*) Qu'elle était imposante!.. mon regard ébloui n'a pu supporter les feux du sien... Mon courage l'avait émue... oui, sa main tremblait en posant la couronne sur mon front... Comme, à ce souvenir, mon cœur gonfle dans ma poitrine... Ah! cette prédiction me tuera...

SARA, *qui était allée au fond.*

Jean, regarde... cet officier... ce seigneur... il vient ici... c'est peut-être toi qu'il cherche.

JEAN, *se levant.*

Moi ?..

## SCENE V.

JEAN, SARA, AGATHÈS.

AGATHÈS, *à part.*

C'est bien lui... (*Haut à Jean.*) C'est à toi que je veux parler, à toi seul.

SARA, *à Jean.*

As-tu quelque chose à redouter ?

JEAN.

Non, non...

Sur un signe, Sara s'éloigne.

JEAN, *à l'officier.*

Qui t'envoie?

AGATHÈS.

Notre illustrissime maîtresse l'impératrice.

JEAN.

L'impératrice, as-tu dit?

AGATHÈS.

Tu as fait triompher la couleur qu'elle protége... tu as bravé

mille morts pour arriver jusqu'au pied de son trône... ton adresse, ton courage lui ont plu... elle veut te voir.

JEAN, *stupéfait de surprise et de joie.*

J'obéirai.

AGATHÈS.

Avant une heure?

JEAN.

Avant une heure.

L'OFFICIER.

Adieu.

Il sort.

## SCENE VI.

JEAN, *seul.*

Oh! le vieillard de Thessalonique avait dit vrai... c'est au Cirque de Constantinople que tu m'attendais, fortune! et tu me tends la main... mais ne te lasse pas; nous avons une longue route à faire encore... Soit délire ou pressentiment, je la vois s'ouvrir devant moi, cette route; elle commence au Cirque, elle finit au...

SARA, *rentrant.*

Oh! c'était un officier du palais, n'est-ce pas?

JEAN, *surpris.*

Sara!

SARA.

Que te voulait-il?.. Pourquoi me regardes-tu ainsi?

JEAN.

Ecoute, Sara... et épargne-moi tes larmes, car elles ne peuvent rien et ne changeront pas ma résolution.

SARA.

Que vas-tu donc faire?

JEAN, *après un moment de silence.*

Te rappeler d'abord ce qui se passa entre nous il y a six ans à peu près, le jour où je te proposai d'être à moi.

SARA.

Ce jour ne s'est pas effacé de ma mémoire. Je t'aimais et pourtant je résistais à ton amour, car je me sentais indigne du titre d'épouse que tu m'offrais; ma religion était un obstacle, puis il y avait dans ma vie passée un secret honteux qu'on pouvait découvrir.

JEAN.

Je le connaissais, moi.

SARA.

Oui; mais, te disais-je, d'autres ne sauront pas comme toi

que Sara, innocente et pure encore, fut entraînée dans l'abîme par une femme qui la perdit pour n'avoir plus à rougir devant elle ; ils ne sauront pas cela et ils te railleront, et leurs railleries t'iront droit au cœur.

JEAN.

Et le lendemain tu étais ma femme.

SARA.

Oui; et moi, pauvre fille, ivre de reconnaissance et de joie, j'étais à tes genoux, te disant: Sara sera ton esclave; chacun de tes désirs sera pour elle un ordre, et cet ordre sacré comme s'il venait de Dieu. Je n'ai pas manqué à cet engagement; aujourd'hui quel sacrifice exiges-tu de moi? que faut-il que je fasse? me voilà : parle, je suis prête.

JEAN.

Il faut nous séparer.

SARA.

Nous séparer!

JEAN.

Ecoute, Sara, et ne pleure pas ainsi. Il se peut que tu ne me revoies pas... de long-temps du moins, car un grand événement... le rêve de ma vie... va s'accomplir peut-être.

SARA.

Cet événement quel est-il?

JEAN.

Oh, je ne puis te le dire... mais écoute encore : si ce soir, demain, dans quelques jours, tu ne reçois pas de mes nouvelles...

SARA.

Eh bien?

JEAN.

Eh bien!.. oublie-moi, Sara!..

SARA.

Ah! tu m'abandonnerais?.. moi, faible femme, dans cette ville où tu m'as entraînée, et tu m'y laisserais sans secours, sans appui?..

JEAN.

Oh! tu recevras de l'or, beaucoup d'or, et tu seras heureuse!.. Tu m'as autrefois juré obéissance et dévoûment sans bornes; l'instant est venu de tenir cet engagement... Sara, que mon nom ne sorte plus de ta bouche... que mon souvenir s'efface de ta pensée... Adieu.

SARA.

Ah! mais c'est impossible! tu ne me quitteras pas ainsi... Où vas-tu?

JEAN.

Au palais!

SARA.

Qu'y vas-tu faire?

JEAN.

Adieu, Sara, adieu.

SARA, *dans ses bras.*

Quoi!.. je ne te reverrai donc plus?

JEAN, *s'échappant.*

Si! quand je serai césar.

*Fin du premier acte.*

# ACTE II.

Une salle du palais de l'impératrice, en face de Constantinople. Le fond est soutenu par des colonnes et laisse voir d'immenses jardins qui se prolongent jusqu'au Bosphore. A gauche, un lit de repos. Portes latérales.

## SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN, *presque étendu sur le lit*, BASILICIN, *derrière lui, écartant les insectes qui l'incommodent; quelques* Esclaves *attendant ses ordres*, STROZZAS, AGATHÈS, Sénateurs, *formant un groupe de l'autre côté.*

BASILICIN.

La chaleur du jour l'accable: il cherche à s'endormir peut-être: esclaves, respectons son repos. Quand j'étais auguste, j'aurais fait battre de verges l'audacieux qui eût osé troubler mon sommeil; et le comte Jean ne vous ménagerait pas davantage. (*Chassant les mouches.*) Pst!.. Aussi ne fut-il pas difficile aux conjurés de pénétrer jusqu'à moi. J'étais couché... je dormais, comme on dit vulgairement, sur les deux oreilles, et en m'éveillant... Pst!.. Elle ne quittera pas son visage...

JEAN.

Que faites-vous là?

BASILICIN.

Tes esclaves attendent tes ordres, comte illustrissime.

JEAN.

Qu'ils attendent.

BASILICIN.

Attendez. C'était aussi ma réponse.

AGATHÈS, *qui s'est approché de Jean, en s'inclinant avec respect.*

Ta magnificence surpasse celle de l'empereur, noble comte, car il n'a pas comme toi un auguste pour le servir.

JEAN.

J'ai trouvé cette moitié de césar oubliée dans une écurie, et je l'ai nommée chef de mes domestiques.

STROZZAS.

Une grandeur nouvelle qui prend en pitié une grandeur déchue! c'est juste, dans un temps où quelques jours suffisent pour faire d'un empereur un misérable esclave, d'un conducteur obscur un comte et un chambellan.

JEAN.

Temps de servitude et de honte, n'est-ce pas, Strozzas, où il est dangereux de se heurter à la volonté impériale.

STROZZAS.

Vous l'entendez; pourquoi vous presser encore autour de moi? vous supposez au ministre plus de crédit qu'il n'en a maintenant. Adressez-vous à ceux qui à toute heure ont accès auprès de l'impératrice.

JEAN.

Et que sans doute elle a jugés les plus dignes de sa confiance.

STROZZAS.

Ou s'il en est parmi vous qui ambitionnent une faveur éclatante, qu'ils aillent trouver Harpax, le célèbre conducteur de char. Il leur enseignera comment on mérite les applaudissemens de la populace; et s'ils profitent bien de ses leçons, oh! alors leurs fautes seront oubliées; on fera d'eux des grands de l'empire, et ils pourront porter la robe de patrice, avant d'en avoir le titre.

JEAN.

Ou, quand il leur plaira de le demander, le ministre Strozzas ira solliciter pour eux l'empereur.

STROZZAS.

Sur mon ame, si j'avais des torts à réparer, ou des grandeurs à obtenir, je me ferais cocher du Cirque.

JEAN.

Tu oublies sans doute qu'on n'y admet que des hommes.

AGATHÈS, *qui est sorti, rentrant pour annoncer.*

L'impératrice!

## SCENE II.

### Les Mêmes, L'IMPÉRATRICE.

A son aspect tout le monde s'est prosterné, à l'exception de Strozzas qui ploie seulement un genou, et de Jean qui se contente de s'incliner.

L'IMPÉRATRICE.

Levez-vous, sénateurs. Léonce, j'ai voulu te voir. On prétend qu'hier au souper de l'empereur ta parole railleuse n'a pas épargné ceux que ma confiance honore. Je t'engage à te montrer plus discret, ou à mieux choisir tes confidens à l'avenir. Noble Théodore, je te remercie de les avoir défendus : ton maître t'accorde le commandement de la garde des immortels. Pour toi, Anastase, officier du palais, dont la fierté patricienne rougit, dit-on, d'obéir à un homme que sa naissance avait placé bien au-dessous de ton rang, je ne veux pas plus long-temps humilier tes ancêtres.. De ce jour tu es libre. Seulement, avant de t'éloigner, tâche de retrouver le panégyrique que tu prononças en faveur de Basilicin, alors que le sénat le salua du nom d'Auguste. Il descendait, je crois, de Romulus, de Marc-Aurèle, ou du grand Constantin. (*Tous rient.*) La chute de Michel a bien compromis ses aïeux. Ta harangue était, dit-on, sublime, et j'espère que tu ne refuseras pas de nous la faire entendre. Je veux être seule ; allez. Excuse-moi, noble Strozzas.

Tout le monde s'éloigne. Strozzas a les yeux fixés sur Jean qui est resté.

## SCENE III.

### L'IMPÉRATRICE, JEAN.

L'IMPÉRATRICE.

Lâches et vains... Voilà ce qui reste du sénat de Rome. (*Après un temps.*) Regarde-moi, Jean. La robe de patrice ! Qui donc t'a revêtu de cette dignité ?

JEAN.

Personne. On ne me la donnait pas ; je l'ai prise.

L'IMPÉRATRICE, *sévèrement.*

Sans attendre l'ordre de l'empereur ?

JEAN.

L'empereur, enfermé dans son palais de Constantinople, de l'autre côté du détroit, le jour occupé à composer des sermons, la nuit à varier ses débauches, te livre, sans le savoir, l'autorité dont il est jaloux. Lorsqu'il croit dicter ses volontés, il exécute les tiennes. C'est Zoé qui gouverne, et Strozzas qui fait signer l'empereur.

L'IMPÉRATRICE.

Et alors tu as pensé qu'il n'était pas besoin de me demander

une grâce! que pour t'élever à ce haut rang, il te suffisait de vouloir, et que j'obéirais à tes désirs! Imprudent! tu as compté sur ton audace.

JEAN.

Qu'elle soit punie si elle t'offense.

L'IMPÉRATRICE, *souriant.*

Cette robe te sied bien : garde-la, nouveau patrice.

JEAN.

O ma souveraine!..

L'IMPÉRATRICE, *allant s'asseoir.*

Mais borne-là ton ambition, car il n'y a maintenant dans l'empire qu'un seul homme plus puissant que toi.

JEAN.

Strozzas?..oui... Strozzas et moi... Strozzas, d'abord.

L'IMPÉRATRICE.

De l'envie encore!.. toujours! sur les gradins du Cirque où tu t'endormais, avais-tu donc rêvé une meilleure fortune?

JEAN.

Peut-être. J'ai vu les hommes que le hasard avait faits les compagnons de ma misère; je les ai trouvés vils, stupides et méchans. J'ai vu ceux qu'il a placés au-dessus de mon obscurité; ils portaient écrit sur le front : corruption, lâcheté, impuissance; et j'ai pensé que le premier rang m'appartenait à moi, qui vaux mieux qu'eux.

L'IMPÉRATRICE.

A toi?

JEAN.

Pourquoi pas? qui m'empêcherait d'aspirer au trône, si tu le permettais? Ma naissance? Léon III fut laboureur, Léon V soldat, Michel II mendiant. Le manque de partisans? que demain je me présente à l'Hippodrome avec la couronne et le manteau de pourpre : le peuple me suivra, parce qu'à présent le respect est attaché à l'habit, non à la personne. Craindrais-je le dévoûment des Romains à la race impériale? ils ont vu passer tant de familles sur le trône, qu'ils ne sont plus attachés à aucune.

L'IMPÉRATRICE.

Oh! c'est un supplice affreux, n'est-ce pas, un supplice de tous les instans que celui d'être né dans la foule, et d'avoir des pensées au-dessus de la foule? avec une ame forte, une imagination ardente, de ne pouvoir secouer sa misère, et de sentir peser sur sa tête des hommes que le sort a jetés là, plus corrompus que ceux qui vous entourent, aussi médiocres? Alors il vient un moment où à tout prix il faut monter à leur niveau.

Une grande action vous y conduit : un grand crime ; quelquefois moins que tout cela : un vieillard qui se prend d'amour pour vous, une course au Cirque, le hasard, un rien. Mais, ce premier pas fait, le désir de s'élever s'accroît du mépris de ce qui vous environne ; l'ame long-temps comprimée grandit avec la fortune. Il faut monter, monter encore, jusqu'au jour où on ne sent plus rien au-dessus de sa tête, et où, n'ayant plus où se prendre, l'ambition vous dit : Assez.

JEAN.

Es-tu donc née, comme moi, dans l'obscurité? as-tu été le vil jouet du sort et des hommes, pour exprimer ainsi ce que j'ai senti, ce que je sens?

L'IMPÉRATRICE, *après un silence.*

Je t'ai aimé, Jean, parce que tu es beau : je t'aime, parce que tu es libre et fier. Les adulations de mes courtisans, de ces hommes sans volonté, sans caractère, souples comme leurs robes de soie, ne valent pas ta brusque énergie. Tu as fait d'un caprice une passion brûlante et vraie. Oh! je voudrais avoir vingt couronnes, pour les poser une à une sur ta tête.

JEAN.

Excepté celle qu'on nomme impériale; tu craindrais d'en déposséder ton fils qui la portera un jour.

L'IMPÉRATRICE.

Celle-là lui appartient, c'est lui qui doit régner.

JEAN.

Régner! un enfant! quand attaqué dans chacune de ses frontières, l'empire se resserre chaque jour! quand pour élargir ce cercle d'ennemis qui l'environnent, il suffirait à peine d'une volonté forte, de deux bras faits pour combattre, et d'une voix qui puisse crier : en avant! un enfant, quand il faut un homme!

L'IMPÉRATRICE.

L'empereur est jeune encore; mais si la mort l'enlevait, cet enfant, grandi sous ma tutelle, exécuterait de nobles pensées, car il aurait sa mère pour les lui dicter.

JEAN.

Et soumis en esclave à ses ordres, il ne désobéirait jamais! il n'aurait près de lui ni flatteurs, ni amis! Insensée!

L'IMPÉRATRICE.

Jean!..

JEAN.

Le trône, c'est son héritage; tu ne lui donnes rien. Te serait-il dévoué comme le serait celui que tes bontés auraient tiré de la foule, qui ne devrait qu'à toi sa fortune et sa gloire?

Oh! si le hasard t'avait laissée maîtresse de tes actions, et que tu eusses daigné m'élever à ce haut rang, ta puissance te serait restée toute entière, car elle n'eût appartenu qu'à toi seule.

L'IMPÉRATRICE.

Assez... assez! cet enfant régnera, il le faut... Que faisais-tu à Thessalonique, alors qu'étrangère dans cette cour, j'avais besoin d'un appui? mais à cette époque, craintif et défiant, mon regard n'eût pas été te chercher au Cirque. Jean, laisse là tes projets ambitieux; laisse là ce qui ne peut plus être, et parle-moi de ton amour: mon esprit se fatigue à chercher ce qui peut lui plaire; j'ai fait venir de Constantinople les musiciens les plus habiles, les danseuses les plus légères: invisibles pour eux, nous assisterons à leur fête: elle prêtera un nouveau charme à notre repas du soir. J'ai choisi pour te servir mes esclaves les plus belles; pour embaumer l'air, mes plus riches parfums; je veux t'enivrer de bonheur, car je t'aime... Strozzas!.. (*Après un assez long silence.*) Comte, retire-toi: les affaires de l'empire me réclament, nous reprendrons plus tard cet entretien.

JEAN.

J'obéis.

Il s'incline en baisant la robe de l'impératrice, puis sort lentement jetant sur Strozzas un regard dédaigneux.

## SCÈNE IV.

### L'IMPÉRATRICE, STROZZAS.

STROZZAS, *avec ironie.*

Tes esclaves méritent d'être châtiés pour n'avoir pas veillé autour de cette salle.

L'IMPÉRATRICE.

L'entrée n'en était interdite à personne. Quand j'aurai besoin de conseils, Strozzas, je t'en demanderai: jusque-là, épargne-les-moi, de grace. Tu as à me parler sans doute d'affaires plus importantes; je suis prête à t'entendre. Que se passe-t-il?

STROZZAS.

Un événement étrange, qui intéresse l'empire, car il peut influer sur sa destinée.

L'IMPÉRATRICE.

Quel est-il?

STROZZAS.

Une chose bizarre! une femme qui aime depuis trois mois, et dont l'amour s'accroît par sa durée; une mère que la présence d'un fils importune; un conducteur de char dont on voudrait faire l'héritier du trône.

L'IMPÉRATRICE.

Strozzas! en voilà beaucoup!

STROZZAS.

Mais l'impératrice m'a promis il y a quatorze ans, que je n'aurais jamais de rivaux en puissance, et je ne veux de cet homme ni pour maître, ni pour égal.

L'IMPÉRATRICE.

Tu vois que tu n'as rien perdu de ton crédit, car je t'écoute.

STROZZAS.

Comme tu m'écoutais au temps où l'empereur demandant un héritier, la naissance de Manuel consolida ton pouvoir, n'est-ce pas? En effet, c'est la même confiance, le même abandon.

L'IMPÉRATRICE.

Assez... tout cela me fatigue! il me faut pour le comte Jean le titre de patrice.

STROZZAS.

A quoi bon, puisqu'il en porte la robe.

L'IMPÉRATRICE, *avec plus de force.*

Il me faut pour le comte Jean le titre de patrice.

STROZZAS.

L'empereur ne l'accorderait pas.

L'IMPÉRATRICE.

Depuis quand refuse-t-il une grace au premier ministre?

STROZZAS.

Depuis que les cochers sont chambellans.

L'IMPÉRATRICE.

Par le Christ! ton insolence a passé toutes bornes.

STROZZAS.

J'ai là pour la faire excuser la preuve de mes services, signée Zoé, et qui ne me quitte jamais.

L'IMPÉRATRICE.

Imprudent!.. (*Après un silence.*) Tu as entendu ma volonté, Strozzas, soit raison, soit caprice, elle est irrévocable. Au comte Jean le titre de patrice, ou pour toujours ma haine.

Elle rentre dans son appartement.

## SCÈNE V.

STROZZAS, *puis* UN OFFICIER.

STROZZAS, *regardant sortir l'impératrice.*

Oh! je te donnerai en spectacle à ta cour! je te forcerai à rougir de ta folle passion!

L'OFFICIER.

Cette femme que tu m'as ordonné de conduire secrètement au palais, est là attendant tes ordres.

STROZZAS.

Enfin!.. Tu n'as répondu à aucune de ses questions?

L'OFFICIER.

A aucune.

STROZZAS.

Qu'elle vienne... et que personne n'entre dans cette salle... Elle était bien cachée.

L'officier sort après avoir montré à Sara Strozzas aux pieds duquel elle s'incline.

## SCENE VI.

STROZZAS, SARA.

STROZZAS.

On ne se prosterne ainsi que devant l'empereur; lève-toi, femme; on te nomme Sara? tu es l'épouse de Jean, cocher du Cirque?

SARA, *le regard baissé.*

Oui... seigneur.

STROZZAS.

Depuis quand?

SARA.

Depuis six ans.

STROZZAS.

Allons, ne tremble pas ainsi et réponds-moi avec sincérité.

SARA.

Je le ferai! mais pardon, je ne suis qu'une pauvre femme qui ne sait comment on parle aux grands de l'empire, quels noms il faut leur donner, et malgré moi... peut-être...

STROZZAS.

Sois sans crainte... Il t'aimait ton mari?

SARA, *dont les yeux se sont levés peu à peu sur Strozzas.*

Oui... seigneur...

STROZZAS.

Et il t'a quittée?

SARA, *les regards attachés sur lui.*

Quittée! oui... il y a trois mois... Depuis... je l'ai cherché en vain... Quittée... oui...

STROZZAS.

Pourquoi donc me regarder ainsi? pourquoi ce trouble, ces pleurs et ce rire convulsif? femme, tu ne m'écoutes plus.

SARA.

Moi! non... je... Oh! seigneur, n'as-tu pas un frère, un autre toi-même, portant un visage si semblable au tien, qu'autrefois votre mère ait pu se tromper entre vous deux?

STROZZAS.

Non : tu m'auras vu dans quelque cérémonie.

SARA.

Ah! ce n'est pas à Constantinople, au milieu d'un brillant cortége que pour la première fois le regard de Sara a rencontré le tien. Ce fut à Thessalonique près de l'église Saint-Paul, à la chute du jour.

STROZZAS.

A Thessalonique!

SARA.

N'est-ce pas que cela est vrai? devant une misérable cabane, une femme était assise tenant sur ses genoux son enfant qu'elle allaitait... les rues étaient désertes, une cérémonie sainte avait appelé les chrétiens à l'autel et cette femme était seule. Un homme vint qui s'élança sur elle, saisit brusquement l'enfant, renversa la mère éplorée et disparut... Eh! bien! regarde-moi : cette femme, la voilà; cet homme c'est toi!..

STROZZAS.

Parle bas!

SARA.

Seigneur! seigneur! qu'as-tu fait de mon enfant?

STROZZAS.

Tais-toi! tais-toi donc!

SARA.

Qu'en as-tu fait? en l'arrachant de mes bras, tu ne pensais pas peut-être au désespoir dont tu allais frapper sa mère... oh! non, tu n'y pensais pas; cela eût été trop horrible. Mais quand tu la revois suppliante à tes genoux, quand elle te redemande son fils qu'elle a pleuré quatorze ans, tu ne peux plus la repousser du pied comme autrefois, vois-tu? il faut l'entendre, il faut lui répondre, ou n'avoir rien d'humain dans le cœur.

STROZZAS.

Quoi! tu es cette femme, et maintenant l'épouse de Jean? (*A part.*) Bien, Zoé! une courtisanne pour rivale! (*Haut.*) Écoute, Sara, ta mémoire ne t'a pas trompée; c'est bien moi que tes cris poursuivirent long-temps dans les rues de Thessalonique; et cependant, s'il me plaisait de le nier, pas un de ceux qui t'entendraient n'aurait foi en tes paroles; on te chasserait du palais comme une insensée! ma volonté seule peut donc te rendre ce fils que je t'ai ravi.

SARA.

Il existe!..

STROZZAS.

Songes-y ; un mot sur le passé compromettrait ta tête et la sienne.

SARA.

Oh! que je le voie, ne fût-ce qu'un moment, que je l'embrasse, ne fût-ce qu'une fois, et tue-moi après.

STROZZAS.

Un jour viendra peut-être où je te dirai : Femme, voilà ton fils; à cette condition, Sara, puis-je compter sur toi?

SARA.

Si tu le peux, seigneur? mais je t'appartiendrai corps et ame; je t'obéirai comme à Dieu même.

STROZZAS.

Tu vas paraître devant l'impératrice.

SARA.

Moi?

STROZZAS.

Tu lui demanderas ton mari, qu'elle seule peut te rendre.

SARA.

Jean?

STROZZAS.

Ton mari qui t'abandonne, et qui t'aimait cependant.

SARA.

Mais pourquoi tout cela à l'impératrice?

STROZZAS.

Femme, tu as juré de m'obéir; oublies-tu déjà ta promesse?

SARA.

Non... non...

STROZZAS.

Ce fils que tu croyais ne plus revoir, que tu as pleuré quatorze ans, il existe, Sara, et le secret de son sort est dans mes mains.

SARA, *se prosternant.*

Oh! je n'ai plus de volonté que la tienne; ordonne, mon maître et seigneur.

STROZZAS.

Attends donc dans cette salle que l'impératrice te fasse appeler.

Il entre chez l'impératrice.

## SCENE VII.

SARA *seule, puis* JEAN.

SARA.

O mon Dieu! tout cela n'est-il pas un rêve?

JEAN, *dans la coulisse.*

L'impératrice seule a le droit de donner des ordres ici!

SARA.

Quelle voix!

JEAN, *entrant.*

Strozzas! toujours Strozzas!

SARA.

Jean!..

JEAN.

Quelle est cette femme?.. Sara!..

SARA.

Sous ce costume, lui parti si pauvre de notre cabane!.. Oh! dis-moi donc que je veille... que c'est bien toi, Jean.

JEAN.

Plus bas!... Comment te trouves-tu ici?

SARA.

Ce n'est pas toi qui m'y as mandée, n'est-ce pas?

JEAN.

Ah! ni reproches, ni larmes, Sara; mais réponds : Qui t'a amenée au palais?

SARA.

Que t'importe? Te demandé-je, moi, qui t'y a retenu? qui t'a revêtu de ces riches habits! A toi ton secret, à moi le mien.

JEAN.

C'est Strozzas, avoue-le c'est lui qui a découvert ta retraite?

SARA.

Pourquoi la cacher avec tant de soin?

JEAN.

Il le fallait, Sara; il le faut encore: quitte ces lieux à l'instant!

SARA.

Non; je dois parler à l'impératrice.

JEAN.

Toi! malheur!.. et qu'as-tu donc à lui dire?

SARA.

Tu ne l'as pas deviné?

JEAN.

Mais c'est un complot ourdi contre moi.

SARA.

Tu as donc bien peur que j'arrive jusqu'à elle?

JEAN.

Je t'ai donné le droit de me maudire; mais tu ne veux pas ma perte... oh! non!.. viens, il y va de ma vie.

SARA.

Si cela est vrai, Jean... Non... tu me trompes encore; ta fortune seule est menacée.

JEAN.

Eh! n'est-ce point assez quand le hasard l'a élevée si haut?.. Sara, Sara, tu me vois suppliant à tes pieds... Eloigne-toi, je t'en conjure... (*Menaçant.*) Sara, éloigne-toi! il le faut! je le veux!

SARA.

Je ne quitterai pas cette salle! Tu crois donc que des liens brisés par toi ne le sont que pour toi... et qu'il te suffit de dire: Femme, va mendier ton pain, et laisse-moi... pour que j'obéisse?.. Oh! c'est de la folie, Jean! elle reste, cette femme... forte de sa misère et de ton abandon, elle reste; car personne n'a le droit de l'en faire sortir.

JEAN.

Sara, je t'ai priée.

SARA.

C'est une amère dérision, n'est-ce pas? qu'une volonté si faible qui se heurte ainsi à la tienne!.. Mais tu ne sais pas ce qui la rend ferme et puissante, que tu pries ou que tu menaces; tu ne sais rien, toi.

JEAN.

Pour la dernière fois, veux-tu me suivre.

SARA.

Te suivre! mais qui me donnera ce qu'on m'a promis ici?.. Te suivre? mais tous les trésors de l'empire seraient là que je ne bougerais pas, vois-tu?

JEAN, *la saisissant.*

Eh bien! obéis malgré toi!

SARA, *se débattant.*

Jean! laisse-moi... laisse-moi donc!

JEAN.

Vains efforts, viens!

SARA.

Oh! tu ne me tueras pas assez vite pour qu'on n'accoure pas à mes cris.

JEAN, *cherchant à étouffer ses cris.*

On ne les entendra pas.

## SCÈNE VIII.

SARA, JEAN, MANUEL, Officiers.

MANUEL.

Une femme qu'on entraîne!.. Comte Jean, pourquoi cette violence?

JEAN.

Manuel!

SARA, *se dégageant des bras de son mari.*

Ah! seigneur, je t'ai secouru... sauve-moi!

Elle va tomber auprès de Manuel à demi-évanouie.

MANUEL.

Sara!.. (*A Jean.*) Comte, tu aurais pu respecter davantage et la dignité de ton rang et ces appartemens où je croyais trouver ma mère. Cette femme m'est connue, et je la prends sous ma sauve-garde.

JEAN.

Toi!

MANUEL.

Quel crime a-t-elle donc commis?

JEAN.

L'impératrice te le dira : je lui en rendrai compte.

SARA, *d'une voix faible.*

Oh! défends-moi, seigneur?

MANUEL.

Ne crains rien; on ne te chassera pas d'ici.

JEAN.

Je suis chambellan du palais. Personne ne peut y rester sans mon ordre.

MANUEL, *à un officier.*

Conduisez-la dans mes appartemens : le comte Jean ne viendra pas l'y chercher, peut-être.

JEAN.

Cette femme est à moi! Auguste, césar ou empereur, nul n'a le droit de me la ravir. Crois-tu donc qu'un caprice enchaîne ma volonté?

MANUEL, *se plaçant devant lui pendant qu'on fait sortir Sara.*

Pas un pas de plus, je te le défends.

JEAN, *faisant un mouvement pour le repousser.*

Attends, pour être obéi, qu'on t'ait permis de commander. Jusque-là, enfant, va te plaindre à ta mère.

MANUEL.

Au nom de l'empereur, arrêtez le comte Jean... arrêtez-le, je vous l'ordonne.

JEAN.

Au nom de l'impératrice, je vous le défends, moi!

MANUEL.

Quoi!.. ils restent immobiles! tous!..

## SCÈNE IX.

Les Mêmes, L'IMPÉRATRICE, STROZZAS.

MANUEL.

Oh! viens, ma mère! et dis-leur que tu ne veux pas qu'on m'outrage; dis-le-leur donc à eux qui laissent fouler aux pieds le nom de ton fils et le titre d'auguste!.. Cet homme que tu vois a refusé de m'obéir, cet homme m'a insulté... oui, ma mère, devant tous... Jean, le cocher du Cirque, a osé porter la main sur moi!

STROZZAS, *avec joie, regardant Zoé.*

Ah!

MANUEL.

Ce n'est pas pour qu'il en vînt à ce degré d'audace que tu l'as revêtu de la robe de patrice! ta faveur ne donne pas l'impunité, n'est-ce pas? Justice, justice! ma mère!

L'IMPÉRATRICE.

Une femme était ici; quelle est-elle?

JEAN.

Une esclave dont je puis disposer à mon gré, car elle m'appartient, et qu'on s'efforce de garder au palais quand je la chasse, moi!

STROZZAS.

Une esclave!

JEAN.

Cette femme, quel que soit son titre, je l'ai revue aujourd'hui pour la première fois. Qui donc l'a amenée et pourquoi veut-on la retenir?

L'IMPÉRATRICE, *à part avec joie.*

Elle n'est plus là, et Strozzas aura cherché vainement à me faire rougir. (*A Strozzas.*) Voilà donc comme il traite celle que tu osais nommer ma rivale!

MANUEL.

Il a tenté de l'arracher de mes bras; mais tu puniras son insolence.

L'IMPÉRATRICE.

Cette femme, où est-elle?

MANUEL, *indiquant son appartement.*

Là.

L'IMPÉRATRICE, *à part.*

Oh! il me la livrera. (*Haut.*) Qu'elle soit remise au comte Jean; il disposera de cette esclave à son gré.

STROZZAS, *à part.*

Allons! c'est une lutte à mort maintenant.

MANUEL.

Oh! je t'ai demandé justice, ma mère!

L'IMPÉRATRICE, *aux officiers.*

Vous m'avez entendu.

MANUEL, *se plaçant devant la porte.*

Arrêtez! cet asile est sacré, le coupable même y trouve grace.

L'IMPÉRATRICE.

Enfant! ne t'oppose pas à mes ordres.

MANUEL.

Ah! laisse-moi sauver cette pauvre femme.

L'IMPÉRATRICE.

Que t'importe son sort?

MANUEL.

Elle m'aimera peut-être, elle.

L'IMPÉRATRICE.

Manuel!

MANUEL.

Cette grace, que je l'obtienne au moins, celle-là seulement.

L'IMPÉRATRICE, *aux officiers.*

Obéissez!

MANUEL.

Vous a-t-on aussi assuré l'impunité? Nul n'entrera ici qu'il n'ait porté la main sur le fils de l'empereur.

L'IMPÉRATRICE.

J'y entrerai peut-être, moi!

Elle va s'élancer sur lui. Manuel tombe à genoux devant elle.

STROZZAS, *qui a arrêté le bras de l'impératrice.*

Veux-tu donc que tout le monde ici devine que tu n'es pas sa mère?

L'impératrice s'arrête; Manuel reste à genoux devant elle.

*Fin du second acte.*

# ACTE III.

Une salle extrêmement riche du palais de l'impératrice. Porte au fond; autre porte à gauche qui conduit à la chambre à coucher impériale. Au premier plan, une grande croisée. A droite, une autre porte. Un lit de repos près de la fenêtre.

## SCÈNE PREMIERE.

MANUEL, AGATHÈS.

MANUEL, *assis sur le lit.*

Elle veut que je parte!

AGATHÈS.

Auguste, la galère impériale qui doit te conduire à Constantinople est prête.

MANUEL.

Je ne sortirai pas d'ici sans voir ma mère.

AGATHÈS.

Seigneur, l'impératrice a donné l'ordre de ton départ.

MANUEL.

Elle le révoquera peut-être; ou du moins, j'attendrai qu'elle me le signifie elle-même.

AGATHÈS.

Pardonne; mais mon devoir est d'exécuter ses volontés.

MANUEL.

Et tu craindrais, en paraissant céder à mes prières, de t'exposer à son ressentiment?.. Oui, je n'ai plus le pouvoir de protéger personne.

AGATHÈS.

Seigneur...

MANUEL.

Manuel n'est rien maintenant, rien qu'un faible enfant qu'on chasse, parce que sa tristesse importune et parce que trop souvent on rencontre son regard. Eh bien! dis que tu m'as parlé et que j'ai refusé d'obéir: fais-moi seul coupable.

AGATHÈS.

On vient.

MANUEL, *avec effroi.*

Ma mère!

AGATHÈS.

Le premier ministre.

## SCÈNE II.

STROZZAS, MANUEL, AGATHÈS.

STROZZAS, *vivement.*

Agathès, l'impératrice quitte-t-elle ce palais? pour qui a-t-on paré la galère impériale que des esclaves tiennent amarrée au rivage?

MANUEL.

Pour moi, Strozzas.

STROZZAS, *plus calme.*

Pour toi! (*A part.*) Aucun soupçon!.. ils seront ici tous deux cette nuit. (*A l'officier.*) Laisse-nous.

## SCÈNE III.

STROZZAS, MANUEL.

STROZZAS.

Pour toi, seigneur?

MANUEL.

Oui: ma mère me bannit de sa présence. J'habiterai désormais Constantinople.

STROZZAS, *à part.*

Il était temps d'agir.

MANUEL.

Là, je serai seul; car mon père ne me permet pas de le voir souvent...et puis, je le crains, mon père.

STROZZAS.

Ton exil ne sera pas long.

MANUEL

Ah! Strozzas, qu'importe le lieu que j'habiterai, personne ne m'aime au monde. Dis-moi, qu'a-t-on fait de Sara?

STROZZAS.

Je l'ai moi-même conduite à Constantinople.

MANUEL.

Toi-même?.. Oh, je t'en remercie.

STROZZAS.

Il n'a fallu rien moins que m'a présence pour la sauver; car l'ordre avait été donné de s'emparer de Sara.

MANUEL.

Et toi, qu'as-tu fait?

STROZZAS.

J'ai fait arrêter l'officier qui portait cet ordre.

MANUEL.

Tu as osé...

STROZZAS.

J'avais besoin que jusqu'à ce soir l'impératrice pût se croire obéie, et que rien n'éveillât ses soupçons.

MANUEL.

Mais demain ?

STROZZAS, *souriant.*

Demain !..

MANUEL.

Demain, ma mère punira Sara de ton audace ; car en quelque lieu que tu l'aie cachée, la haine du comte Jean saura l'y découvrir.

STROZZAS.

Demain, le comte Jean ne pensera point à Sara. Ne crains plus pour cette femme ; son sort est maintenant lié au mien ; et loin qu'aucun danger puisse l'atteindre, si je succombais dans la lutte qui va s'ouvrir, c'est elle qui me vengerait.

MANUEL.

Elle, Sara ?

STROZZAS.

Ne prononce pas ce nom. Que fait l'impératrice ?

MANUEL.

Je l'ignore ; mais tu vois, les jardins sont éclairés : on a fait venir des musiciens, des danseuses ; déjà les parfums brûlent... il y a ici une fête, et pour la commencer on attend que ma barque ait quitté le rivage.

STROZZAS, *souriant.*

Une fête ! c'est bien... obéis et éloigne-toi... et si tu voyais du monde dans le fond des jardins, si tu rencontrais par hasard des soldats de la garde impériale ; car la nuit est déjà venue... passe sans t'arrêter, et ne dis rien.

MANUEL.

Mais la garde impériale ne quitte Constantinople qu'avec l'empereur ?

STROZZAS.

Silence, Auguste... voici ta mère.

## SCÈNE IV.

Les Mêmes, L'IMPÉRATRICE.

L'IMPÉRATRICE.

Manuel et Strozzas ici ?.. je devais les croire à Constantinople l'un et l'autre.

MANUEL.

Ma mère!..

L'IMPÉRATRICE, *passant devant lui.*

Tout-à-l'heure. Réponds, noble Strozzas : qui te ramène à Scutari?

STROZZAS.

La crainte de te déplaire en n'obéissant pas assez vîte à tes désirs. Je t'apporte pour le comte Jean le titre de patrice.

L'IMPÉRATRICE.

Déja!

STROZZAS.

L'empereur n'a pas hésité à le lui accorder. Pour moi, que son élévation importune, qui prévois jusqu'où il pourra monter; moi, qui ne prétends obéir qu'à l'empereur et à toi... j'abandonne aujourd'hui la haute dignité dont tu m'as revêtu!.. Le comte Jean peut devenir demain premier ministre : ce sera un pas de plus vers le trône.

L'IMPÉRATRICE, *cherchant à cacher sa joie.*

Strozzas, je n'avais pas trop de deux amis dévoués pour me servir d'appui... j'espère encore qu'il me resteront tous deux.

STROZZAS.

Un seul a ta confiance. Que ferait l'autre auprès de toi?

L'IMPÉRATRICE.

Je ne reçois pas tes adieux, entends-tu, je ne les reçois pas... je veux te revoir... je te reverrai.

STROZZAS.

Si tu l'ordonnes.

L'IMPÉRATRICE.

Oui, demain.

STROZZAS, *à part.*

Oh! avant demain!.. (*Haut.*) Je me retire. Ton fils est là, timide et pleurant qui attend un sourire pour approcher Il a des torts peut-être, mais ta tendresse les excusera, et je ne veux pas gêner vos mutuels épanchemens.

L'IMPÉRATRICE.

A demain, Strozzas!

STROZZAS, *à part.*

A cette nuit.

## SCENE V.

L'IMPÉRATRICE, MANUEL.

L'IMPÉRATRICE, *à elle-même.*

Il me laisserait libre enfin!

MANUEL.

Elle ne pense pas même à me chasser !

L'IMPÉRATRICE.

Ni reproches, ni menaces à l'avenir !..

MANUEL.

Ma mère...

L'IMPÉRATRICE.

Eh bien ! Auguste, refuses-tu une seconde fois d'obéir ? as-tu résolu encore de me braver, de m'insulter comme tu l'as déjà fait ?

MANUEL.

Si j'ai mérité que tu me parles ainsi, ma mère, je viens soumis et repentant avouer mon crime, implorer mon pardon. Que ce jour soit maudit où je t'ai paru coupable, où tu as pu penser que tes volontés avaient cessé d'être sacrées pour moi.

L'IMPÉRATRICE.

Ne pourrais-je pas le penser encore ? Manuel devrait-il être ici ?

MANUEL.

Manuel est à tes genoux, qui ne te demande pas de révoquer l'ordre de son exil ; mais il n'a pas voulu partir, emportant pour dernier souvenir de sa mère des paroles de colère et de menace. N'exige pas qu'il s'éloigne ainsi... vois... il est là... à tes pieds... qui attend que ton regard se tourne vers lui moins sévère.

L'IMPÉRATRICE.

Enfant ! je n'ai pas pour toi de haine.

MANUEL.

Ah ! redis-moi ces mots pour que dans mon exil ils reviennent encore doux et consolans à mon oreille.

L'IMPÉRATRICE.

Lève-toi.

MANUEL.

Non : laisse-moi couvrir de mes larmes cette main qui ne menace plus. Ah! si tu savais ce qu'il y a d'amour et de dévoûment pour toi dans ce cœur !.. si tu pouvais croire que je donnerais à l'instant et mon titre et la couronne impériale qui m'attend pour un baiser, pour un sourire de ma mère.

L'IMPÉRATRICE.

Manuel !..

MANUEL.

Dis-moi que tu me pardonnes : non : cela serait trop... dis-moi que tu me rappelleras... oh ! oui... cela tu peux le dire.

L'IMPÉRATRICE.

Allons : relève-toi ; je le veux.

MANUEL.

Tu me rappelleras bientôt?

L'IMPÉRATRICE.

Manuel, tu m'as offensée trop publiquement ?

MANUEL.

Ah! savais-je ce que je faisais! Les injures du comte Jean étaient là, vois-tu.

L'IMPÉRATRICE.

Tu aurais dû le respecter davantage.

MANUEL.

Devait-il, lui, porter la main sur moi?

L'IMPÉRATRICE.

Assez, Manuel, assez!

MANUEL.

C'est lui sans doute qui t'a demandé mon exil?.. Sans lui tu m'aurais déjà pardonné; mais il faut qu'il triomphe encore cette fois.

L'IMPÉRATRICE.

Auguste!..

MANUEL.

Ah! pourquoi le souvenir de cet homme s'est-il venu placer entre nous? c'est à lui que tu me sacrifies. Il t'a dit: Ton fils m'a bravé, moi, ton ouvrage, et qui se heurte à moi doit se briser. L'insensé! en me voyant si souvent le cœur gros de larmes, il a pensé que dans ce cœur il n'y avait pas autre chose! il ne sait donc pas que pour lui il y a là tant de haine qu'elle ne peut plus se contenir et qu'il faut qu'elle éclate.

L'IMPÉRATRICE.

Est-ce ainsi que tu te repens et que tu pries?

MANUEL.

Oh! il ne sera pas toujours plus puissant que moi!

L'IMPÉRATRICE.

Achève donc!

MANUEL.

Oui!..un jour viendra peut-être, et que Dieu l'éloigne ce jour, où la couronne impériale descendra du front de mon père sur le mien... l'empereur alors jugera le comte Jean, et chacune des larmes du jeune Auguste sera mise dans la balance.

L'IMPÉRATRICE.

Ah! tu jettes enfin ton masque, enfant si craintif et si tendre! te voilà devant moi cœur et visage à découvert!.. calculant ce

qu'à ton père il reste de jours à régner, ce qu'à toi il reste de jours à feindre!.. Ah! tu menaces! Dans tes yeux, enfant, laisse-moi donc deviner tes sentences à venir... pour le comte Jean, la mort, n'est-ce pas?... et pour ta mère?...

MANUEL.

Ma mère!..

L'IMPÉRATRICE.

L'exil peut-être?.. Tu n'as donc pas mesuré la distance qui te séparait encore de ce trône?.. tu ne sais donc pas?.. Auguste, nous n'avons plus rien à nous dire.

MANUEL.

Tu le veux... je pars...

L'IMPÉRATRICE.

Obéis.

MANUEL.

Ma mère! dis bien au comte Jean de me tuer avant que je sois empereur.

## SCENE VI.

L'IMPÉRATRICE, *puis* JEAN.

L'IMPÉRATRICE.

Des menaces pour l'avenir! Jean l'avait deviné... je me donnerais un maître... enfant! tu as parlé trop tôt... Strozzas m'a-t-il dit vrai? descendra-t-il du rang où ma faveur l'a placé, sans chercher à m'entraîner dans sa chute? Imprudente! qui l'ai fait le maître de mon sort, en lui laissant la preuve du service qu'il me rendit, il y a quatorze ans!.. Cette preuve ne le quitte pas!.. oh! s'il ne m'a pas trompée ce soir, demain le ministre déchu n'aura plus un si nombreux cortége... et mon secret me reviendra. (*Apercevant Jean qui est entré par la porte du fond.*) Jean! tu oses venir chez moi si ouvertement!

JEAN.

Les salles du palais sont désertes. Je n'ai trouvé sur l'escalier que quelques esclaves à moitié endormis. Personne ne m'a vu.

L'IMPÉRATRICE.

Sais-tu que si l'on te surprenait ici, dans la chambre impériale, nous serions punis de mort?

JEAN.

D'où te vient aujourd'hui cette crainte? est-ce donc la première fois que tu me permets d'y pénétrer? oh! laisse-moi oublier en ce moment ton rang d'impératrice, laisse-moi penser quand tout est silencieux autour de nous, quand nous sommes

seuls, que tu n'as ni esclaves ni courtisans, que tu peux m'aimer et le dire; que ce front qui, à cette heure, ne porte plus de couronne, m'appartient à moi : laisse-moi penser tout cela; laisse-moi, pour te distraire de tes craintes, donner à tes esclaves le signal qu'ils attendent pour commencer la fête (*Il donne le signal; on entend au loin des instrumens de musique.*) et maintenant oublions qu'il y a un empereur, oublions tout!

Il s'assied à ses pieds.

L'IMPÉRATRICE, *le regardant.*

Jean, cette femme qui est venue au Palais, je l'ai fait arrêter par ton ordre : on va te l'amener et tu la remettras en mes mains.

JEAN.

Laisse-la vivre obscure et misérable.

L'IMPÉRATRICE.

Tu me la livreras, je le veux. Il me faut une preuve de ton amour. Je t'ai sacrifié Strozzas; tu me sacrifieras bien cette femme... et cet abandon, tu ne sais pas de quel prix je puis le payer.

JEAN.

Tes désirs ne sont-ils pas des ordres?

L'IMPÉRATRICE.

Ah! tu m'aimes, Jean. A nous deux l'empire maintenant. Je briserai tout ce qui ne pliera pas devant nous; j'ai commencé par Strozzas pour finir par Manuel peut-être.

JEAN.

Manuel!

L'IMPÉRATRICE.

Oui; Manuel qui s'est montré à moi tout entier : Manuel qui oublie ce que je puis et qui menace.

JEAN.

Ah! enfin!

L'IMPÉRATRICE.

Il prétendra régner, et l'impératrice-mère sera à peine consultée... Par le Christ! cela n'arrivera jamais. Jean, je puis faire plus que je n'ai fait encore. Qui sait ce que j'oserais pour celui qui me devrait tout et qui ne l'oublierait pas?

JEAN.

Regarde-moi : c'est de l'amour que je veux. Crois-tu que des idées d'ambition trouvent place dans mon cœur quand nous sommes ainsi tous deux? Non : ne me dis plus qu'il y a des grandeurs, un trône; dis-moi qu'il y a au monde une femme, et que cette femme est à moi. Oh! qui pourrait t'aimer comme je t'aime?

La musique cesse tout à coup.

L'IMPÉRATRICE.

Pourquoi s'interrompent-ils ainsi?

JEAN.

Quelque accident sans importance sans doute. Le jeune Auguste a donc voulu te revoir avant de partir?

L'IMPÉRATRICE.

Oui... je me rappellerai ses adieux!...

La musique recommence.

JEAN.

Que tu es belle!..

L'IMPÉRATRICE, *en riant.*

Jean! le séjour de la cour t'a gâté.

JEAN, *riant.*

Oh! mais vraiment! qui t'a rendue ce soir si craintive? Sommes nous donc forcés de nous garder à ce point, qu'il faille placer des soldats autour de ce palais, comme autour d'une prison?

L'IMPÉRATRICE.

Des soldats?

JEAN.

Regarde.

L'IMPÉRATRICE.

Ce n'est pas moi qui ai donné cet ordre.

JEAN.

Comment?

L'IMPÉRATRICE.

Ce n'est pas moi, te dis-je. Oui... des soldats!.. qui les a placés là? pourquoi occupent-ils toutes les issues?.. Jean! il faut le savoir: il faut le savoir à l'instant. Sur mon ame, ceci est étrange.

JEAN, *à la porte du fond.*

Cette porte est fermée.

L'IMPÉRATRICE.

Fermée! Eh! c'est par-là que tu es venu!.. Fermée!.. c'est impossible!

JEAN.

Vois donc avec moi!..

L'IMPÉRATRICE, *qui a couru à la porte.*

Malheur!

JEAN, *s'élançant à la porte de gauche.*

Celle-ci?.. fermée aussi!

L'IMPÉRATRICE.

Ah!..(*Ils restent quelque temps immobiles.*) O mon Dieu! l'empereur sait tout!

JEAN.

Zoé!

L'IMPÉRATICE.

Que faire?.. oh! que faire à présent?.. dis-le-moi donc?

JEAN.

Livrés par Strozzas!

L'IMPÉRATRICE.

Jean! il faut sortir d'ici à tout prix. Tu ne veux pas qu'on te surprenne dans la chambre impériale? tu ne veux pas me perdre avec toi, n'est-ce pas? Il faut sortir.

JEAN.

Donne-moi donc un moyen de briser cette porte sans être entendu. Il y a des soldats dans ces jardins, il y en a dans cette galerie... Ne vois-tu pas que la garde de l'empereur tout entière nous entoure?

L'IMPÉRATRICE.

Oui... Strozzas les a conduits... Je l'ai bravé pour toi, et j'ai pensé qu'il ne se vengerait pas!.. Mais j'étais donc folle!

JEAN.

Ta confiance nous a perdus, Zoé.

L'IMPÉRATRICE.

Comment n'ai-je pas prévu cela, moi? prise dans le piége sans espoir d'échapper? Oh! il y a un moyen de nous sauver... il y en a un! Mon Dieu! secourez-moi!

JEAN.

Mourir ainsi sans avoir accompli sa destinée! mourir quand l'avenir était si beau!

L'IMPÉRATRICE, *frappée tout à coup d'une idée.*

Jean! tu as la clé de la porte secrète?

JEAN.

Moi!

L'IMPÉRATRICE.

De celle qui conduit dans mon appartement!.. la clé... oui... la clé... je te l'ai donnée...

JEAN.

La voilà! c'est elle!

L'IMPÉRATRICE, *le poussant dehors.*

Sauvée! ah! sauvée!

Au moment où il disparaît, la porte du fond s'ouvre. Strozzas entre.

## SCENE VII.

### L'IMPÉRATRICE, STROZZAS.

STROZZAS.

Pardonne-moi de me présenter à cette heure dans ton appartement. L'empereur me suit, et j'ai voulu te préparer à son arrivée.

L'IMPÉRATRICE.

L'empereur?

STROZZAS.

Il a quitté pour toi sa table et ses joyeux convives. Malheur à qui aura troublé ses plaisirs.

L'IMPÉRATRICE.

Qu'il vienne. Je répondrai aux accusations portées contre moi. Tes yeux cherchent le comte Jean... (*Avec un éclat de joie.*) mais il n'est plus ici, Strozzas!

STROZZAS.

Lui!..

L'IMPÉRATRICE.

Ah! il faut me convaincre du crime dont tu me fais coupable... La preuve?.. donne-la donc, maintenant.

STROZZAS.

Ne perds pas à te réjouir follement un temps précieux. Crois-tu que la porte secrète qui mène à ta chambre me soit inconnue.

L'IMPÉRATRICE.

Ciel!

STROZZAS.

N'est-ce pas par cette porte que tu me fis passer quand je revins de Thessalonique, apportant dans mes bras un enfant dont on te croit la mère?

L'IMPÉRATRICE.

Oh!.. perdue!..

STROZZAS.

L'issue en est gardée, il ne sortira pas.

JEAN, *dans la coulisse.*

Trahison! trahison!

STROZZAS.

Entends-tu?

L'IMPÉRATRICE.

C'est l'enfer qui t'a inspiré.

STROZZAS.

Il te reste un moyen de te justifier aux yeux de l'empereur. Des soldats dévoués sont là... Jean est entre leurs mains...

L'IMPÉRATRICE.

Ah! n'achève pas!

STROZZAS.

Tu m'as compris, Zoé!

L'IMPÉRATRICE.

C'est une exécrable pensée que celle-là.

STROZZAS.

Un signe à cette porte... et il meurt!..

L'IMPÉRATRICE.

Oh! tu as cru que je le ferais?..

STROZZAS, *près de la croisée.*

Bientôt il ne sera plus temps... Voici l'empereur!

L'IMPÉRATRICE.

Strozzas, je t'ai offensé... je suis coupable envers toi... bien coupable... Ah! pardon! Que veux-tu de moi? quel sacrifice exiges-tu? celui de mon amour?.. Eh! mon Dieu! c'était un caprice et rien de plus... Oui... oui... il était indigne de moi et tu avais raison... mais j'étais donc aveugle!.. Que cet homme s'éloigne, qu'il parte... Est-il besoin de le tuer?

STROZZAS.

C'était hier qu'il fallait dire cela.

L'IMPÉRATRICE, *menaçant.*

Strozzas!.. en me servant autrefois tu as compromis ta tête. Elle tombera aujourd'hui avec la mienne, songes-y.

STROZZAS.

J'ai sacrifié ma vie; mais tu ne sauveras pas celle de Jean pour cela. Vois si tu aimes mieux que nous mourions tous trois.

L'IMPÉRATRICE.

Oh! mon Dieu!

STROZZAS.

Choisis.

L'IMPÉRATRICE.

Nous mourrons.

STROZZAS.

Bien. (*Moment de silence.*) L'empereur est au seuil du palais.

L'IMPÉRATRICE.

A tes pieds!.. je me prosterne à tes pieds!.. Un mot qui nous sauve... Mais tu n'auras donc pas pitié de moi!..

STROZZAS.

Le temps s'écoule.

L'IMPÉRATRICE.

Rien? Tu veux que je le tue?..

STROZZAS.

Entends-tu? les pas approchent.

L'IMPÉRATRICE.

Oh! déjà!..

STROZZAS.

Il te reste à peine un instant.

L'IMPÉRATRICE.

Pitié! pitié!

UNE VOIX, *dans la galerie du fond.*

L'empereur!

L'IMPÉRATRICE, *s'élançant à la porte de la chambre le bras étendu.*

Ah!..

On entend un gémissement qui part de ce côté.

## SCÈNE VIII.

Les Mêmes, L'EMPEREUR, SÉBASTÈS, LEONCE, THEODORE, ÆGIDIUS, Soldats de la garde; *au fond,* quatre Muets, *qui se tiennent auprès de l'empereur.*

L'EMPEREUR.

On ne m'attendait pas ici cette nuit. Je n'ai pas coutume de quitter mon palais à cette heure. Par le Christ! on se souviendra de m'avoir fait venir.

L'IMPÉRATRICE.

Qui t'amène donc, seigneur?

L'EMPEREUR.

Tu le sais, toi, qu'on accuse de trahison et d'adultère. Il fallait au moins cacher tes coupables amours et ne pas faire de mon nom la risée de l'empire.

L'IMPÉRATRICE.

Que tardes-tu à me punir, si tu me crois coupable?

L'EMPEREUR.

Je le ferai, sur mon ame. Esclaves! le poignard à la main, car au premier signe, il faudra du sang. Réponds, Zoé, tu n'étais pas seule?

L'IMPÉRATRICE.

Ah! l'on est allé te raconter cela! que sert de le nier? Oui... l'on t'a dit vrai: un homme m'aimait, et j'ai paru répondre à son amour.

L'EMPEREUR.

Zoé!

L'IMPÉRATRICE.

J'ai fait plus. Il a osé pénétrer, la nuit, dans la chambre impériale, dans cette chambre où toi seul a le droit d'entrer..

L'EMPEREUR.

Zoé!

L'IMPÉRATRICE.

Il est y venu... Tiens!.. regarde... il y est encore.

L'EMPEREUR, *près de la porte de la chambre.*

Mort!..

L'IMPÉRATRICE.

Oui!.. et c'est moi qui l'ai fait poignarder... entends-tu?.. c'est ainsi que j'ai répondu à sa folle passion... Oh! je l'aimais, n'est-ce pas, le crois-tu maintenant? L'empereur instruit eût-il fait plus que l'impératrice offensée?.. eût-il trouvé un châtiment plus prompt et plus terrible? Faut-il encore que je me justifie? Je vengeais ton honneur pendant qu'on outrageait le mien. L'action de cet homme était un crime : il l'a payée de sa tête. (*A demi-voix.*) Maintenant, César, il me faut celle de mon accusateur.

L'EMPEREUR.

Prends-la.

L'IMPÉRATRICE, *avec la plus grande explosion.*

A mort! à mort!.. l'empereur l'a dit!..

STROZZAS, *tombant frappé de plusieurs coups.*

Ah! Zoé!..

L'IMPÉRATRICE, *le regardant.*

Vengée!

L'EMPEREUR, *aux sénateurs qui sont venus avec lui.*

Amis! notre festin n'a été qu'interrompu. L'impératrice a du vin de Chypre. Esclaves! des tables et du vin.

Il remonte avec sa suite, pendant que les esclaves commencent à exécuter ses ordres.

STROZZAS.

César!.. César!.. elle t'a trompé... Manuel... n'est pas ton fils.

L'IMPÉRATRICE, *fouillant sa poitrine.*

Il ne t'entend plus, Strozzas!.. et mon secret me revient.

STROZZAS.

Non... elle n'est plus là la preuve... que tu cherches... et qui te perdra un jour.... Devine qui la possède maintenant.

L'impératrice reste accablée, pendant que les tables se dressent au fond. — Tableau.

*Fin du troisième acte.*

# ACTE IV.

Le théâtre représente une des salles du palais de l'impératrice ; Léon est couché sur un lit de repos. Au fond, un officier debout au seuil de la porte. Sur le devant de la scène, Zoé, assise, la tête appuyée sur une de ses mains : elle est pâle, agitée. Son costume est celui qu'elle portait au troisième acte ; mais il est en désordre. Derrière elle, une lampe qui s'éteint aux premiers rayons du jour.

## SCÈNE PREMIERE.

### L'EMPEREUR, L'IMPÉRATRICE, ÆGIDIUS.

L'IMPÉRATRICE, *à voix basse.*

La preuve que tu cherches, devine qui la possède maintenant... (*Après un moment de silence et sur un geste de l'impératrice, Ægidius approche.*) Personne cette nuit n'a demandé à voir l'empereur ?

ÆGIDIUS, *s'inclinant.*

Personne.

Sur un autre geste il s'éloigne.

L'IMPÉRATRICE, *à elle-même.*

Strozzas ! d'où t'est venue la pensée de confier à un autre ces terribles papiers que ma main cherchait sur ta poitrine ? ils me perdront... car tu as ordonné sans doute de venir les mettre aux pieds de l'empereur à la nouvelle de ta mort ; et dans quelques heures on saura tout à Constantinople. Mon Dieu ! quel peut être à présent le dépositaire de mon secret ? où le chercher ? comment le reconnaître ?.. J'ai pu cette nuit ne pas quitter l'empereur, j'ai pu défendre qu'on troublât son sommeil, mais demain, aujourd'hui, tout-à-l'heure, il viendra cet émissaire de Strozzas ; il viendra traître et implacable comme lui. Oh ! si j'avais seulement un jour ; tout un jour à moi... Déjà par mon ordre Agathès est parti pour Constantinople : il doit sonder les chefs de la faction bleue, et ramener Manuel ; Manuel que j'ai repoussé, banni ; tout mon espoir maintenant ! lui seul pourra détourner le coup qui me menace. Mais celui qui doit me le porter est là près de moi peut-être.

Ici Léon s'agite sur son lit et fait entendre des mots entrecoupés.

L'EMPEREUR.

Zoé... l'infâme !.. qu'elle meure !

L'IMPÉRATRICE, *se levant et courant à lui, effrayée.*

César... César, que dis-tu ?

Léon s'éveille : apercevant Zoé, il passe la main sur son front comme pour rappeler ses idées, puis il repousse du pied les parfums qui brûlaient près de lui.

L'IMPÉRATRICE.

Un rêve pénible t'agitait?

L'EMPEREUR.

Oui, un rêve affreux : je te voyais, Zoé; tu étais suppliante; mais vainement tu embrassais mes genoux; vainement tu criais grace... le poignard était déjà entré dans ton sein; et Strozzas triomphant, souriant à ton agonie. Bien-venu soit le réveil. C'est Strozzas et non pas toi qui me trompait...c'est Strozzas et non pas toi que j'ai puni.

L'IMPÉRATRICE.

Voilà donc le sort qui m'attendait, si à la délation d'un calomniateur je n'avais eu à opposer une preuve sanglante, irrécusable.

L'EMPEREUR.

L'outrage eût-il mérité moins? un souvenir cependant eût pu faire tomber le glaive... Tu m'as donné un fils, Zoé, et j'aurais peut-être fait grace de la vie à la mère du jeune Auguste!

L'IMPÉRATRICE.

Oh! s'il apprenait...

L'EMPEREUR.

Oublions l'un et l'autre ce qui s'est passé cette nuit. Il y a deux esclaves de moins dans l'empire, voilà tout. Je te rends grace de ton hospitalité; donne des ordres pour mon départ, je retourne à Constantinople.

L'IMPÉRATRICE.

A Constantinople!.. déjà? Oh! laisse-moi te retenir quelque temps encore dans ce palais, que je n'ai fait élever si magnifique que pour qu'il fût digne de te recevoir.

L'EMPEREUR.

Il faut que je voie Manuel.

L'IMPÉRATRICE, *avec empressement.*

Manuel... La galère qui le ramène à Scutari touche peut-être en ce moment au rivage; mais que veux-tu donc au jeune Auguste?

L'EMPEREUR.

Le disposer à la cérémonie qui se prépare pour demain à Sainte-Sophie. Manuel a quatorze ans; c'est à cet âge que d'ordinaire les augustes s'agenouillent devant la sainte table; le patriarche me l'a rappelé.

L'IMPÉRATRICE.

Et César sans doute veut lire à son fils un des saints discours qu'il aime à composer?

L'EMPEREUR.

Oui.

L'IMPÉRATRICE.

Eh bien! ne peux-tu lui faire entendre ici les instructions que tu voulais lui porter? et pour la première fois, depuis que je l'ai fait construire, ce palais ne réunira-t-il pas et mon époux et mon fils?

L'EMPEREUR.

Il faut que l'empereur ou l'impératrice assiste l'auguste dans cette pieuse cérémonie; c'est un devoir. Ma présence d'ailleurs sera utile à Constantinople. N'est-ce pas demain encore que Manuel devra faire connaître au peuple la couleur qu'il adopte? La faction bleue dont la mort de Jean va réveiller la haine, espère trouver demain un protecteur. Qui sait ce qu'elle oserait si elle avait pour chef l'héritier de l'empire? Il faut que par mon ordre, Manuel... Mais tu ne m'écoutes pas, Zoé? à quoi songes-tu?

L'IMPÉRATRICE.

Je pensais, César, que tu me permettrais d'accompagner Manuel à Sainte-Sophie. On ne peut refuser à une mère d'aller prier l'Éternel pour son enfant : ma place est près de lui. Mais toi, ta présence est-elle donc si nécessaire à Constantinople? Manuel obéira à toutes tes volontés : il adoptera la couleur que tu lui diras d'adopter... Pardonne; mes avis sont intéressés; mais si tu quittes Scutari, tu n'y reviendras pas de long-temps; et puisque le hasard t'y a conduit, je suis excusable de chercher à t'y retenir. D'ailleurs, c'est une réparation que tu me dois peut-être pour tes injustes soupçons.

L'EMPEREUR.

Allons! tu le veux? remplace-moi demain : je m'en repose sur toi de la conduite de l'auguste. Mais, Zoé, que ton palais me rappelle le mien; que ta magnificence égale la mienne.

L'IMPÉRATRICE.

Oh! je m'efforcerai de la surpasser, César. Déjà mes esclaves ont tout préparé, et personne ne viendra troubler tes plaisirs; personne ne pourra pénétrer jusqu'à toi : c'est ainsi que tu l'ordonnes toujours, n'est-ce pas? Moi, je ne serai qu'un jour absente; mais pendant ce jour, si mes ennemis cherchaient encore à me calomnier, car maintenant je vais craindre sans cesse, promets-moi de ne jamais condamner Zoé sans l'entendre; quelque témoignage, quelque preuve qu'on t'apporte contre elle, Zoé saura toujours se justifier. Promets-moi cela, César.

L'EMPEREUR.

Le châtiment de Strozzas n'a-t-il pas été assez terrible pour effrayer ceux qui seraient tentés de l'imiter? Eh bien! je te prouverai qu'ainsi que ma colère ma justice n'a pas de borne. Ta vengeance s'étendra au-delà du tombeau. Je veux que tout Constantinople apprenne que c'est par mon ordre, et pour avoir

osé t'outrager, que Strozzas, après moi le plus puissant de l'empire, a été renversé. Ægidius!

L'officier qui était au fond s'avance.

L'IMPÉRATRICE, *à part.*

Que va-t-il faire?

L'EMPEREUR.

Qu'au nom de l'empereur, il soit crié sur toutes les places de Constantinople, que Strozzas, le premier ministre, a été puni de mort cette nuit pour avoir calomnié l'impératrice.

L'IMPÉRATRICE.

Non, non, César, ne fais pas cela.

L'EMPEREUR.

Je le veux, je te le dois. (*L'officier sort.*) On dit tes jardins la merveille du Bosphore... Zoé, tu m'enverras Manuel.

Il sort.

## SCÈNE II.

L'IMPÉRATRICE, *seule.*

Perdue! perdue! cette fatale nouvelle portée à Constantinople amènera ici le vengeur de Strozzas. Mes précautions, mes ordres, mes menaces l'écarteront aujourd'hui, peut-être; mais demain il arrivera jusqu'à l'empereur. Ce n'est qu'à la mère de Manuel qu'il aurait fait grace, disait-il. Allons! je n'ai qu'une ressource. Je l'avais deviné; la faction bleue attend un chef pour renverser Léon VI; eh bien! je la lui donnerai. Manuel, oui, Manuel. J'en ai déjà fait un auguste, pour me sauver; j'en ferai un rebelle et un césar pour me sauver encore. Puis, que demain le secret arrive au nouvel empereur, que m'importe? il devra tout à l'impératrice et rien à sa naissance. Léon, à toi ma vie, ou à moi ta couronne.

## SCÈNE III.

L'IMPÉRATRICE, AGATHÈS, *puis* MANUEL.

AGATHÈS.

Manuel attend, pour entrer, les ordres de l'impératrice.

L'IMPÉRATRICE, *avec joie.*

Il est venu, il est là... Agathès, introduis le jeune auguste et prépare-toi à retourner à Constantinople avant une heure.

Agathès sort et Manuel paraît.

L'IMPÉRATRICE, *examinant Manuel.*

Comment me revient-il?

MANUEL.

Ma mère, on ne m'a donc pas trompé? tu me rappelles. Est-

ce mon pardon?.. (*S'inclinant.*) Est-ce un nouvel arrêt que je viens chercher?

L'IMPÉRATRICE, *à part.*

Toujours faible et soumis comme un enfant... bien. (*Haut.*) relève-toi, Manuel.

MANUEL.

Tu sais quel saint devoir j'ai demain à remplir. Tu as compris, n'est-ce pas, qu'il m'eût été trop cruel de me présenter devant le Seigneur, chargé de ton anathème, et tu m'as rappelé pour me dire : Je te pardonne.

L'IMPÉRATRICE.

Oui, l'impératrice est lasse de punir : voilà ma main. (*Manuel la couvre de baisers*) De graves événemens sont survenus depuis ton départ. J'ai dû cette nuit châtier qui m'avait outragée : Strozzas, (*Avec effort.*) le comte Jean.

MANUEL.

Oui, je sais quelle peine terrible a frappé mon ennemi : ma haine n'eût pas été si loin... Mais à quoi bon rappeler ce passé sombre et sanglant? laisse-moi me livrer à toute ma joie, à tout mon bonheur de me retrouver ici.

L'IMPÉRATRICE.

Et maintenant, Manuel, il ne te restera dans le cœur aucun ressentiment? tu oublieras que pour toi l'impératrice s'est montrée souvent trop sévère, injuste peut-être, tu oublieras cela, car tu m'aimes, n'est-ce pas?

MANUEL, *surpris.*

Ah! ce doute...

L'IMPÉRATRICE, *vivement.*

Oh! oui, tu m'aimes... je connais ton cœur, il est à moi, bien à moi... et pourtant j'ai peu fait pour mériter cet amour que tu m'as gardé. Mais si l'impératrice a parfois oublié qu'elle était mère, elle s'en est souvenue quand elle t'a vu s'éloigner d'elle le cœur gros de larmes; elle a pensé que dans ton exil tu allais la maudire peut-être... Un des crimes du comte Jean, vois-tu, ce fut de nous avoir séparés, d'avoir jeté entre nous la froideur et la discorde. Tu me crois, n'est-ce pas, Manuel?

MANUEL, *la regardant.*

Oui, oui, ma mère.

L'IMPÉRATRICE.

Et tu m'aimeras, comme si jamais ma voix ne s'était élevée menaçante? comme si toujours j'avais été pour toi, ce que je veux être à l'avenir? Demain, à Sainte-Sophie, tu me verras à tes côtés; tu ne me quitteras plus; tu seras mon orgueil et ma

joie. C'est près de toi que je viendrai chercher un bonheur qu'autrefois je demandais vainement au tumulte des fêtes; et dans nos entretiens, je t'instruirai pour l'avenir: je te formerai à l'art de régner, car je veux que mon fils soit un jour la gloire de Constantinople... et tu suivras mes conseils: car tu peux arriver au trône dans un âge où il te faudra encore une main sûre pour te soutenir et te guider... cette main, ce sera celle de ta mère et pas une autre, n'est-ce pas, Manuel?

MANUEL.

A quoi vas-tu songer, ma mère? Je suis, grace au ciel, encore loin du trône, mais si le destin m'y appelle avant que ma tête puisse porter la couronne et ma main le sceptre, c'est à ton amour que je confierai l'un et l'autre.

L'IMPÉRATRICE.

Oui, oui je t'aimerai. Pour toi je gouvernerai l'empire, et par moi tu seras puissant et redouté: j'écraserai mes ennemis, qui seront les tiens aussi: j'attacherai ton nom à toutes les grandes choses que je ferai; à moi toutes les fatigues, tous les ennuis; à toi tous les charmes de la puissance. Manuel, pourquoi t'éloignes-tu de moi?

MANUEL.

Pardonne: tout-à-l'heure j'embrassais ma mère, maintenant j'écoute l'impératrice.

L'IMPÉRATRICE, *à part.*

Défiant toujours. (*Haut.*) Enfant! crois-tu donc que l'amour d'une mère ne se prouve que par de vaines caresses? N'es-tu pas appelé à régner un jour? et parce que je veux que Manuel soit digne de l'empire, parce que je forme pour lui des rêves d'ambition et de gloire, Manuel s'éloigne de moi, Manuel doute de mon cœur! Ah! pour dissiper ce doute affreux qui déchire mon ame, cruel enfant, que faut-il donc que je fasse? Je t'ai rappelé quand tu m'avais offensée, je t'ai relevé, suppliant à mes genoux, pour te presser dans mes bras; ils te sont encore ouverts malgré ta froideur; et tu doutes! je couvre tes joues de mes baisers, je les baigne de mes larmes... et tu doutes!

MANUEL, *ému et l'embrassant.*

Non, non, plus maintenant.

L'IMPÉRATRICE, *à part, avec impatience.*

Ah! il me croirait si j'étais sa mère.

AGATHÈS.

Auguste, l'empereur veut te voir avant ton départ.

MANUEL.

Mon départ?

L'IMPÉRATRICE.

Oui, nous allons quitter le palais dans quelques heures; on

nous attend à Constantinople. Le patriarche doit t'interroger, et l'empereur veut sans doute te préparer lui-même à ce pieux examen. Va donc le trouver et ne tarde pas à venir me rejoindre.

MANUEL.

Oui ma mère. (*Lui baisant la main.*) Oh! tu m'as fait bien heureux!

Il sort.

## SCÈNE IV.

L'IMPÉRATRICE, AGATHÈS *qui, à la sortie de Manuel, reparaît sur le seuil de la porte.*

L'IMPÉRATRICE, *apercevant Agathès.*

Agathès, à moi! En arrivant ici, n'as-tu pas remarqué aux portes du palais, dans les cours, dans les jardins, quelque figure étrangère ou suspecte? Personne n'a-t-il demandé à parler secrètement à l'empereur?

AGATHÈS.

Personne.

L'IMPÉRATRICE.

Bien... Oh! ma tête peut à peine contenir toutes les pensées qui s'y croisent et s'y pressent. As-tu rempli ta mission? as-tu vu, suivant mon ordre, et sans prononcer mon nom, les sénateurs, les grands officiers et domestiques du palais que Léon VI a outrageusement chassés de leurs emplois, dépouillés de leurs honneurs, parce qu'ils étaient de la faction bleue?

AGATHÈS.

Jai vu les plus influens.

L'IMPÉRATRICE.

Eh bien?

AGATHÈS.

Ils détestent l'empereur et sa tyrannie; ils appellent de tous leurs vœux une révolution nouvelle; mais ils attendront que le peuple la fasse.

L'IMPÉRATRICE.

Pour en profiter?.. N'importe, qui ne serà pas contre nous sera pour nous: le peuple, avide de changemens, affamé de désordres, le peuple s'acquitte toujours avec joie de la mission de détruire: briser un septre et bouleverser l'empire, c'est un jeu pour lui, qu'il préfère à tous les jeux du Cirque... Grace à la cérémonie qui se prépare à Sainte-Sophie, ce peuple sera tout entier sur les places, dans les rues de la ville: je le trouverai rassemblé et prêt à recevoir les fermens de révolte que je lui ferai jeter.

AGATHÈS.

Cette cérémonie est impatiemment attendue par les deux factions, car le jeune auguste devra demain choisir entre elles.

L'IMPÉRATRICE.

Si, comme sa mère, il adoptait la couleur bleue que tu portes? si retenant ici l'empereur et le nombreux détachement de sa garde qui l'a suivi, je faisais à l'avance, sans que mon nom fût prononcé, répandre de l'or et distribuer des armes? si, au moment où Manuel poserait le pied sur le seuil de Sainte-Sophie, un homme dévoué, toi par exemple, jetait sur l'épaule du jeune auguste un manteau impérial, et s'écriait Vive Manuel, mort à Léon VI! crois-tu que des milliers de voix répondraient à la sienne? que des milliers de glaives se tireraient pour défendre le nouveau césar?

AGATHÈS.

J'en suis sûr.

L'IMPÉRATRICE.

Tu douterais encore moins du succès si le premier acte d'autorité de Manuel devait être la nomination d'Agathès au rang de patrice?

AGATHÈS.

O mon illustre maîtresse!

L'IMPÉRATRICE.

Dans une heure nous serons à Constantinople. Cette nuit tu iras trouver d'abord le gardien de l'arsenal... il est de votre faction... Tu verras les commandans des galères, les matelots, les ouvriers du port : ceux-là sont gens d'exécution; à ceux-là promets de l'or... aux grands, promets des honneurs, des emplois et de l'or, beaucoup d'or aussi. Mon Dieu! mon Dieu! n'ai-je rien oublié?.. Au lever du soleil tu rassembleras les chefs de la faction que tu auras prévenus pendant la nuit: tu les armeras, et avec toi ils se mêleront dans les groupes; ils garniront surtout la place de Sainte-Sophie : là vous annoncerez à la foule la mort de Jean, de Jean que j'avais élevé si haut parce qu'il portait la couleur bleue... là vous ferez passer de bouche en bouche ces mots : Vengeance, et Manuel césar! au signal convenu tu l'envelopperas du manteau impérial... il résistera peut-être; tu étoufferas ses cris... il se débattra, tu l'entraîneras... le peuple et moi ferons le reste.

AGATHÈS.

Tu seras obéie.

L'IMPÉRATRICE.

Qui vient?

AGATHÈS.

L'empereur.

L'IMPÉRATRICE.

Léon !..

AGATHÈS.

Manuel.

L'IMPÉRATRICE.

Bien, nouveau patrice.

## SCENE V.

L'IMPÉRATRICE, MANUEL, AGATHÈS, Sénateurs.

MANUEL.

Ma mère, je suis prêt à partir : l'empereur vient de s'enfermer dans les appartemens les plus reculés du palais avec Théodore, Sébastès et d'autres officiers de sa garde.

L'IMPÉRATRICE, *à part.*

Encore une orgie : fais-la complète, Léon ; ce sera la dernière. (*Haut.*) Que jusqu'à mon retour, nul ne puisse approcher de l'empereur, c'est son ordre.

ÆGIDIUS.

La galère impériale est parée.

L'IMPÉRATRICE, *prenant Manuel par la main.*

A Constantinople, Manuel. (*A part.*) Strozzas, ton vengeur arrivera trop tard.

*Changement à vue.*

---

# DEUXIÈME TABLEAU.

La place de Sainte Sophie. A droite, maisons et palais; au quatrième plan, une rue. A gauche, aux deux premiers plans, une rue; puis au-delà des maisons. Au fond, l'église Sainte-Sophie à laquelle on arrive par de larges degrés. — Au changement, la place est déjà garnie de monde.

## SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHÈS, COCHERS BLEUS, Peuple.

Au lever du rideau, Agathès, en costume d'homme du peuple, est assis sur une pierre à l'angle de la rue, à gauche du spectateur. — Des différens côtés de la place, des officiers, des cochers bleus viennent à lui et lui glissent quelques mots à voix basse. — Au fond, quelques groupes peu nombreux encore, au milieu desquels on remarque plusieurs orateurs. Des femmes et des enfans, qu'à leurs haillons on reconnaît pour des

mendians, sont assis ou couchés sur les marches qui conduisent à Sainte-Sophie.

AGATHÈS, *à demi-couché.*

Le soleil se lève : éclairera-t-il notre défaite ou notre triomphe?

PREMIER BLEU, *bas.*

Tous les postes sont distribués.

UN OFFICIER, *venant d'un autre côté.*

Nos gens sont armés et prêts à agir au signal convenu.

DEUXIÈME BLEU.

Les artisans se rassemblent à l'Hippodrome.

TROISIÈME BLEU.

Tout va bien. Regarde : au milieu de chacun de ces groupes, on peut reconnaître au moins un des nôtres qui fait des partisans à Manuel.

AGATHÈS.

Et les matelots?

UN OFFICIER.

Ont quitté leurs galères et couvrent le port.

AGATHÈS.

Quelques-uns d'entre eux n'ont-ils pas pas demandé, pour prendre les armes, qu'on associât Basilicin à l'empire, parce qu'ainsi qu'eux, Basilicin a manié la rame!

PREMIER BLEU.

Et tu as promis?

AGATHÈS, *se levant.*

La veille d'une révolution, on promet toujours. Séparons-nous ; parcourez tous les quartiers de la ville. (*A part.*) Je vais rendre compte à l'impératrice de ce que j'ai fait.

Agathès sort par la rue à gauche ; les cochers, par les différentes issues de la place.

## SCENE II.

BASILICIN, THÉONE, Peuple *au fond*, *puis* SARA.

BASILICIN, *arrivant avec Théone et deux cochers verts par le fond.*

Oui, ma chère Théone, c'est moi-même : encore une fois victime. Aujourd'hui seulement je tombe de moins haut. Après la mort de mon patron, je n'ai pas attendu qu'on disposât de ses esclaves ; j'ai quitté Scutari. Si je retrouve encore ma place vacante aux écuries du palais, je me promets bien de n'en plus sortir, quoi qu'il arrive.

THÉONE, *riant.*

A moins qu'il ne prenne un jour fantaisie à tes nombreux partisans d'aller encore t'y chercher.

BASILICIN.

Ne plaisante pas, Théone; je prie Notre-Dame Marie qu'il ne soit plus question de moi dans l'empire, et je voudrais voir, je te le jure, tous mes partisans dans le Bosphore, jusqu'au dernier: c'est-à-dire que si les portes de Sainte-Sophie étaient ouvertes, j'irais me réfugier dans l'église, et comme c'est un lieu d'asile, pas un chrétien n'oserait m'en arracher. Vois-tu? il se prépare ici quelque chose d'extraordinaire.

THÉONE.

Quoi donc?

BASILICIN.

Je ne sais: en débarquant, j'ai trouvé à toute la ville une physionomie étrange et fort inquiétante pour moi. J'ai vu sur le port plus de mouvement que de coutume. Les Bleus semblent tous être sortis de dessous terre; on en rencontre partout: leurs figures sont rayonnantes; et pourtant ils doivent avoir appris la mort de leur protecteur Jean.

SARA, *qui a paru pendant le commencement de la scène, s'avançant.*

Que dis-tu? Jean!.. le comte Jean est mort?..

BASILICIN, *se retournant.*

Oui, femme, oui, Jean, le cocher du Cirque, a été mis à mort cette nuit. Je savais bien qu'on lui avait caché la moitié de sa prédiction. La robe de patrice lui a coûté plus cher qu'à moi la pourpre de César. Vraiment, et par humanité, on devrait brûler les sorciers de tout âge et de tout sexe.

SARA, *s'éloignant.*

Mort!.. mort!.. me voilà seule... seule au monde, maintenant, si on ne me rend pas mon fils.

Elle s'assied dans un coin de la scène.

THÉONE, *la regardant.*

C'est une mendiante à qui le comte aura fait la charité d'une obole, peut-être, et qui le pleure à elle seule plus que tous ceux qu'il a élevés et enrichis.

BASILICIN.

Bah! grand fou qui m'a compromis, moi, qui me suis attaché à sa fortune et qui, pour cela, me suis brouillé peut-être avec mes bons amis de la faction verte... Théone, pour m'aider à faire ma paix avec eux, dis-leur, de ma part, que les bleus trament un complot, j'en suis sûr. Je ne serais pas surpris qu'ils voulussent faire un empereur... il y a long-temps que cela ne leur est arrivé. Dis bien aux verts que si cet empereur devait être Basilicin, il refuserait très positivement.

UN VERT, *qui a entendu les derniers mots de Basilicin et qui lui frappe sur l'épaule.*

Et très prudemment, car nos poignards cloueraient le manteau

... sur le cœur de l'ambitieux qui voudrait renverser notre empereur Léon.

THÉONE.

Ne vas-tu pas prêter l'oreille aux propos de cet insensé?.. Tout ce mouvement est causé par la cérémonie qui s'apprête. L'audace des bleus prend sa source dans l'espoir qu'ils ont conçu de voir adopter leur couleur par le jeune auguste; voilà tout.

Bruit de trompettes à droite; tous les groupes se tournent de ce côté.

BASILICIN.

Qu'est-ce que c'est que ça?

THÉONE, *au fond.*

Un officier de la garde de l'empereur qui lit une proclamation.

TOUS.

Voyons! voyons!

Ils sortent. Tout le monde remonte.

BASILICIN.

Tout ce qui se passe ici ne me paraît pas aussi peu inquiétant que Théone veut bien le croire. Je juge prudent de me cacher. Le trône à qui le voudra; je retourne à mon écurie.

Il disparaît.

## SCENE III.

SARA, LES BLEUS *au fond.*

PREMIER BLEU, *bas à un autre en lui montrant la droite.*

C'est la mort de Strozzas qu'ils annoncent là-bas.

SARA, *sur le premier plan à droite.*

Mon Dieu! pardonne à Jean. Je puis maintenant, sans danger me mettre sur le passage de Manuel. Manuel, qui ressemble à mon fils, peut-être! Strozzas, en échange de la promesse, je t'ai juré obéissance, et la mission que tu m'a donnée en me quittant, je l'accomplirai, quand il le faudra, au péril de ma vie. Si jamais un danger menaçait le premier ministre, m'as-tu dit; si tu apprenais qu'il fût captif ou mort, ouvre le papier que je te confie: puis porte-le à l'empereur: il vengera Strozzas et te rendra ton fils. Ce papier... il est là, sur mon cœur, et ne me quittera plus.

## SCÈNE IV.

SARA, DES COCHERS BLEUS, *arrivant; puis* AGATHÈS.

DEUXIÈME BLEU, *arrivant.*

Nous sommes trahis.

PREMIER BLEU.

Qu'as-tu donc?

DEUXIÈME BLEU.

Tout est perdu.

AGATHÈS, *paraissant et lui prenant le bras.*

Plus bas, malheureux! Que se passe-t-il?

DEUXIÈME BLEU.

Apprends...

AGATHÈS, *lui fait signe de se taire. A Sara.*

Va mendier plus loin.

Sara remonte vers le fond.

AGATHÈS.

Parle maintenant.

DEUXIÈME BLEU.

Nous sommes vendus.

AGATHÈS.

La preuve?

DEUXIÈME BLEU.

Un détachement de la garde de l'empereur vient d'arriver et se trouve maintenant en armes sur le port.

AGATHÈS.

Est-ce donc là tout ce qui t'épouvante?.. Ces soldats sont envoyés sans doute pour grossir le cortége du jeune auguste... N'importe; leur présence ici nous gênerait: il faut donc se hâter d'agir.

DEUXIÈME BLEU.

Mais la cérémonie n'est pas encore commencée, et d'un instant à l'autre on peut leur donner l'ordre de garnir cette place.

AGATHÈS.

C'est vrai... Comment les occuper là-bas? Oh! quand la victoire était certaine, nous échappera-t-elle donc?

## SCÈNE V.

Les Mêmes, BASILICIN, *qui entre tout effaré.*

BASILICIN, *entrant pâle.*

Les matelots!.. J'ai tous les matelots de Constantinople à mes trousses. Moi, César! vous ne m'y prendrez plus!.. Et Théone qui ne voulait pas me croire!

AGATHÈS.

Basilicin!.. nous sommes sauvés!

BASILICIN.

Grace au ciel, j'ai pu me débarrasser de mes partisans... Courrons dénoncer le complot avant qu'il éclate.

AGATHÈS.

Arrête!..

BASILICIN.

Encore les bleus!

AGATHÈS.

Arrête, César!

BASILICIN.

Eux aussi!

Il fait un mouvement pour se sauver.

AGATHÈS.

Ne cherche plus à te soustraire à tes destinées. Tu as été césar; tu dois mourir empereur.

BASILICIN.

Citoyens, je n'y tiens pas.

AGATHÈS.

Les matelots rassemblés sur le port n'attendent que ta présence pour prendre les armes et te proclamer...

BASILICIN.

Je viens de l'apprendre, et je fuyais pour ne pas bouleverser l'empire.

AGATHÈS.

Tu refuses une couronne?

BASILICIN.

Hélas! comme je l'aurais prise aujourd'hui, on me la reprendrait demain.

AGATHÈS.

Assez: tu vas suivre ces hommes qui te sont dévoués.

BASILICIN.

Mais...

AGATHÈS.

Il faut être césar là-bas, ou mourir ici.

BASILICIN.

Un moment! je demande à réfléchir. (*A lui-même.*) Accepterai-je?.. n'accepterai-je pas? Si j'accepte...

AGATHÈS, *le poignard à la main, lui saisissant le bras.*

Allons, décide-toi... le peuple te veut pour maître.

BASILICIN.

Du moment où il m'en prie comme ça... Ces gens-là me massacreraient par dévouement. Mais vous me promettez de vous faire tuer pour moi?

LES BLEUS, *en riant.*

Oui, tous.

BASILICIN.

Et quand vous ne voudrez plus de moi pour empereur, vous me donnerez le temps d'abdiquer?

LES BLEUS.

Oui, césar.

BASILICIN.

Allons... (*A part.*) Oh! la vieille sorcière de Venise.

AGATHÈS, *bas.*

Partez... Jetez cet homme aux matelots en criant avec eux : Basilicin césar!.. et pendant que la garde de l'empereur se défendra là-bas, elle nous laissera maîtres ici.

PREMIER BLEU, *bas.*

Mais si nous réussissons, que ferons-nous de l'associé à l'empire?

AGATHÈS.

Le Bosphore n'est pas loin.

LES BLEUS.

Marche, césar!

BASILICIN.

Me voilà... J'ai le pressentiment que mon second règne finira autrement que le premier... Allons, défendez-moi bien, et que la Sainte-Vierge me protége.

On l'entraîne.

## SCENE VI.

AGATHÈS, Quelques COCHERS bleus, SARA, *qui s'est perdue dans le groupe des mendians.*

AGATHÈS, *aux bleus.*

Maintenant, plus rien qui s'oppose à l'exécution de nos projets... Prévenons les nôtres que le mouvement en faveur de Basilicin n'est qu'une ruse pour tromper nos ennemis... Vous savez? le moment d'agir sera celui où je jeterai le manteau de pourpre sur les épaules de Manuel. Allons!..

Les cochers bleus s'éloignent : Agathès lui-même se perd dans la foule qui, revenant de la droite, garnit de nouveau la place, entourant l'officier de l'empereur qui entre, précédé de gardes sonnant de la trompette; on se pousse pour écouter la proclamation qu'il va lire. Sara revient sur le devant de la scène; la foule n'occupe encore que le fond.

ÆGIDIUS, *lisant.*

« Au nom de Léon VI, le premier ministre Strozzas a été » puni de mort pour avoir calomnié l'impératrice : que la mé- » moire de Strozzas soit flétrie. Longues années à l'empe- » reur! »

L'officier sort; des groupes se forment. On remarque surtout les cochers verts à la colère qu'ils font éclater. Un long murmure accompagne la sortie de l'officier.

SARA.

Strozzas n'est plus!.. Malheureuse!.. Qui me rendra mon fils à présent? Ah! l'empereur!.. oui, l'empereur... Strozzas me l'a dit : ce papier à la main, je puis l'aller demander à Léon VI. Courons; mais ce papier... je me souviens... je dois l'ouvrir... il renferme mon secret... Oh, ce papier! ce papier!..

Pendant que Sara ouvre et lit :

PREMIER VERT, *à un groupe où l'on remarque Théone.*

C'est nous qu'on a frappés dans Strozzas.

SARA.

Ah! Manuel... Manuel, mon fils!.. Mais je suis folle... ma tête se perd! Mon fils, lui!.. Mon Dieu! ne me laisse pas mourir encore!..

Elle tombe presque évanouie.

THÉONE, *courant à elle.*

Voyez : cette femme s'évanouit. La faim... la misère, peut-être... Aidez-moi à la secourir.

PREMIER VERT.

Que ne va-t-elle chercher un refuge dans la maison fondée par l'impératrice?

THÉONE, *riant.*

Oui...où elle force cinq cents femmes à pleurer leurs erreurs.

PREMIER VERT.

Répète-moi plutôt tout ce que Basilicin t'a dit.

DEUXIÈME VERT, *entrant et courant au groupe qui entoure Sara.*

Aux armes, amis, aux armes! trahison! on veut renverser Léon VI et proclamer...

THÉONE, *riant.*

Qui?.. Basilicin?

DEUXIÈME VERT.

Non... Manuel.

TOUS.

Manuel!..

Sara qui est revenue à elle prête l'oreille.

DEUXIÈME VERT.

Au moment où il touchera le seuil de Ste-Sophie, on doit crier: Vive Manuel!.. mort à Léon VI!.. Alors on jettera sur les épaules du jeune auguste la pourpre impériale, et à ce signal, le massacre des nôtres commencera.

PREMIER VERT.

Il faut prévenir l'empereur.

DEUXIÈME VERT.

Il est à Scutari.

PREMIER VERT.

Courir aux armes.

DEUXIÈME VERT.

Comment rassembler nos partisans?

PREMIER VERT.

Eh bien! meure Manuel.

Mouvement de Sara.

LES VERTS.

Oui... qu'il meure!

DEUXIÈME VERT.

Que plusieurs d'entre nous courent au sénat; chez le ministre du palais : les autres resteront... je serai de ceux-là, moi... Nous avons un poignard à la ceinture : plaçons-nous sur les degrés... le signal des Bleus sera le nôtre aussi.

PREMIER VERT.

Oui, quand le manteau impérial se posera sur l'ambitieux, nous nous jetterons au milieu de son escorte, et l'un de nous, au moins, arrivera bien jusqu'à lui. Manuel mort, la révolte est étouffée, et nous aurons ainsi sauvé l'empire et l'empereur.

DEUXIÈME VERT.

Pas un instant à perdre : vous, au palais, au sénat : nous, sur les degrés et la main sur nos poignards.

Ils remontent vers le fond.

SARA, *qui se relève.*

Ils vont le tuer!.. le tuer!.. A qui demander du secours? l'empereur... je n'aurai pas le temps d'arriver jusqu'à lui... l'impératrice... elle se croit la mère de Manuel... elle le sauvera... (*Courant à Théone.*) Tu as eu pitié de moi tout-à-l'heure; conduis-moi jusqu'à l'impératrice : il faut que je la voie ; il faut que je lui parle.

THÉONE.

Elle va passer. Tiens : voici le cortége.

Agathès et quelques hommes à lui sortent les premiers de la rue à gauche, et échangent des signes d'intelligence avec des hommes qui garnissent les degrés de gauche.

## SCENE VII.

L'IMPÉRATRICE, SARA, MANUEL, AGATHÈS, THÉONE, OFFICIERS, Gardes de l'Empereur, SÉNATEURS, COCHERS et Hommes des deux factions, Hommes, Femmes et Enfans du Peuple

Un grand tumulte, un mouvement général annoncent l'approche du cortége qui débouche par une rue occupant les deux premiers plans à la gauche du spectateur. D'abord, quelques gardes, peu nombreux, des

enfans vêtus de blanc, servant d'escorte à Manuel et jetant des fleurs sur son passage. Manuel conduit par l'impératrice. Derrière Manuel, deux officiers portant un sceptre richement ciselé. Derrière ces officiers, des sénateurs, des patrices, puis encore quelques gardes. A l'apparition du cortége, les Bleus et les Verts ont garni les marches de Ste-Sophie; les Bleus tiennent la gauche, les Verts, la droite; les Verts sont peu nombreux. — Les femmes et les enfans se pressent sur la place; mais ils ont été repoussés par les deux factions qui, seules, couvrent les degrés. — Sara et Théone sont à droite sur le devant de la scène; Agathès, un peu devant elle. Sara regarde avec anxiété le cortége, et cherche le moyen de se faire jour jusqu'à l'impératrice. Au moment où celle-ci passe devant Sara, cette dernière veut se jeter à ses pieds; mais retenue par les gardes, elle dit:

SARA.

Par pitié, par grace!..

AGATHÈS, *la repoussant.*

Arrière, mendiante.

THÉONE, *ramenant Sara.*

Attends, pauvre femme, ce n'est pas encore le moment des largesses.

SARA, *appelant.*

L'impératrice! (*Reculant les yeux fixés sur elle.*) Ah! c'est impossible! Elle! Théodora!.. mais c'est bien elle, Théodora!

THÉONE, *l'entraînant.*

Viens donc, et tenons-nous près des degrés.

Le cortége reprend sa marche un moment suspendue. L'impératrice monte avec Manuel les degrés; elle s'arrête sur le dernier. La grande porte s'ouvre; le patriarche et son clergé sont venus à la rencontre de Manuel, et se sont arrêtés sur le seuil du temple. Sur un signe de l'impératrice, tout le cortége s'arrête: il garnit la scène. Zoé et Manuel, ayant pris la tête du cortége, sont seuls au haut des degrés; les gardes, les jeunes patrices, les sénateurs et les Bleus, placés un peu plus bas, garnissent la gauche du théâtre; le peuple, les mendians et les Verts garnissent la droite.

SARA, *se débarrassant de Théone.*

Laisse-moi, laisse-moi: ma place est là, près de lui.

Elle montre Manuel.

THÉONE.

Elle est folle.

Elle se perd dans les groupes de droite. Sara veut se glisser à travers la foule et repoussée par plusieurs officiers du cortége, elle va tomber sur une pierre derrière Agathès.

SARA, *qui ne peut parvenir jusqu'à Manuel.*

Oh! je n'arriverai jamais jusqu'à lui!

L'IMPÉRATRICE, *d'une voix haute et ferme.*

Manuel, avant de franchir ce dernier degré, avant de fouler

du pied le marbre du saint temple, demande à ce peuple qui te presse et t'environne, et dont tous les regards sont fixés sur toi, demande-lui des prières et des vœux. Parmi cette foule, il y a bien des misères qui se cachent; bien des espérances qui se tournent vers le jeune auguste. La grace du seigneur descendra sur toi, Manuel, si tu as secouru toutes ces misères; comblé toutes ces espérances. Auguste, aide et protection à tous. Largesse, largesse aux pauvres!

MANUEL.

Oui, ma mère, aux pauvres tout ce que Manuel possède.

A un signe de l'impératrice les officiers ouvrent le coffre doré : l'impératrice et Manuel y puisent et jettent au peuple des pièces d'or et d'argent. Des acclamations s'élèvent, et la foule se presse et se heurte pour ramasser ce qu'on lui jette. Agathès est encore à l'angle de la rue et Sara à moitié renversée près de lui. Un cocher Bleu paraît, il arrive en courant de la rue à gauche.

PREMIER BLEU. *d'une voix entrecoupée à Agathès.*

La garde de l'empereur est aux prises avec les matelots qui ont proclamé Basilicin : il est temps d'agir.

AGATHÈS.

Enfin !..

SARA, *se relevant.*

Ah !.. Que disent ils?

PREMIER BLEU.

Donne le signal, tout est prêt.

AGATHÈS.

Fais-moi passage jusqu'a Manuel : je vais jeter sur ses épaules la pourpre impériale.

SARA.

C'est sa mort! mon Dieu secourez-moi!

Elle suit Agathès et disparaît avec lui dans la foule qui garnit la gauche. Pendant ces répliques, qui seront échangées vivement, l'impératrice et Manuel ont jeté de l'argent au peuple qui, ayant suspendu ses acclamations pour laisser entendre ce qui devait être entendu, les reprend pour donner le temps à Agathès d'arriver jusqu'à Manuel; en l'apercevant l'impératrice fait un mouvement de joie. Agathès fait entendre le cri convenu de vive Manuel! ce cri est répété de toutes parts et l'on a vu les Bleus mettre la main à leurs poignards. L'impératrice a fait avancer Manuel d'un pas et a descendu un degré afin qu'il fût seul en vue.

AGATHÈS, *caché dans la foule qui garnit les degrés.*

Mort à Léon VI!

LA FOULE.

Mort à Léon VI!

AGATHÈS, *s'élançant sur le seuil de l'église où Manuel est seul.*

Vive Manuel césar! qu'il règne!

Au moment où il s'apprête à jeter le manteau impérial sur les épaules de Manuel, les Verts tirent leurs poignards; mais Sara, qui a suivi Agathès, lui arrache la pourpre, se jette sur Manuel, le saisit dans ses bras en s'écriant :

SARA.

Arrêtez! cet enfant n'est pas le fils de l'empereur! c'est le mien.

L'IMPÉRATRICE, *voulant saisir Manuel pour le retenir.*

Manuel! Manuel, à moi!

SARA, *entraînant son fils dans l'église.*

Asile! asile!

Surprise générale. — A la voix de Sara, tout s'est arrêté. Agathès et tous ceux qui se trouvaient sur les degrés ont fait un pas en arrière et laissent voir Sara tenant Manuel dans ses bras: l'impératrice qui, au moment du tumulte, a été entraînée loin des degrés, occupe la gauche du théâtre; elle est immobile. — La foule étonnée garnit la place et fixe son regard sur Sara et Manuel. — Tableau général.

*Fin du quatrième acte.*

---

# ACTE V.

L'intérieur de Sainte-Sophie. Portes latérales, porte au fond.

## SCENE PREMIÈRE.

SARA, MANUEL.

MANUEL.

Pour que ce saint asile soit mieux respecté, le patriarche a fait fermer les portes de l'église. Ne crains rien...

SARA.

Séparée de toi quatorze ans!.. Manuel!.. Seigneur!.. mon fils!..

MANUEL.

Oui... donne-moi ce nom: je ne l'ai jamais entendu prononcer comme par toi : toute ton ame est dans ce nom... (*Se jetant*

*dans ses bras.*) Que je voudrais te montrer autant d'amour quand je te dis : ma mère !.. ma mère !..

SARA.

Il m'aime, moi, pauvre femme ! moi qui lui fais tout perdre ; moi qui l'arrache du trône pour le jeter obscur et misérable dans quelque coin ignoré du monde ! il est touché de ma joie et il me pardonne ! je le retrouve bon et compatissant !.. mon Dieu ! ce n'est pas trop d'avoir souffert quatorze ans pour cela !

MANUEL.

Te pardonner ! quoi donc ? tes embrassemens et ta tendresse de mère ?.. Mais ces paroles du cœur, je ne les ai jamais entendues ; ces caresses si douces, je ne les ai jamais senties. Moi aussi j'ai été malheureux quatorze ans, et Dieu a pris en pitié ma misère comme il a pris la tienne. Lorsque je te rencontrai pour la première fois, tu t'en souviens ? quelque chose me disait là : Il faut l'aimer cette femme ; et j'avais du plaisir à t'écouter et déjà j'aurais voulu rester auprès de toi. Mais à présent que je me sais ton fils, que je suis dans tes bras, que je sens couler tes larmes sur mes joues, à présent que je te dois un bonheur que je ne connaissais pas, cette voix me dit bien plus haut encore : Il faut l'aimer, cette femme. Et puis ne m'as-tu pas donné deux fois la vie ?

SARA.

Oui... et il faut que je te le répète, Manuel ; car je ne veux pas que tu puisses accuser mon amour d'égoïsme. Leurs poignards étaient prêts ; je les ai vus. Sans cela, j'eusse peut-être renfermé mon secret : oui, heureuse de ton bonheur, j'aurais gardé pour moi l'isolement et la pauvreté : seulement, je me serais assise tous les jours sur les marches du palais ; puis, quand tu serais sorti, j'aurais dit tout bas en te regardant passer : Vous voyez bien cet enfant si beau ? c'est mon fils. Plus tard, quand il t'eût fallu défendre l'empire, quand tu serais revenu triomphant, car mon fils eût été brave et digne du trône, je me serais placée sur ton passage, et j'aurais dit avec orgueil : prosternez-vous ! ce jeune homme brillant de tant de gloire, ce jeune homme qui vous a sauvés tous... c'est mon fils !.. mon bonheur n'eût été que pour moi. Mais on voulait ta perte ; ils allaient te tuer !.. je t'ai pris dans mes bras, je t'ai arraché ta robe impériale, et j'ai crié : C'est mon enfant ! ne le tuez pas !..

MANUEL.

Mon Dieu !

SARA.

Oh ! Manuel ! interroge toutes les mères : il n'en est pas une qui n'eût fait comme moi.

MANUEL.

Est-ce à mes yeux que tu as besoin de te justifier? Et devant qui ta tendresse ne trouverait-elle pas grace?

SARA.

Oui? ils la comprendront, tu l'espères? l'empereur pardonnera? D'ailleurs c'est ici le lieu d'asile; je ne crains rien pour toi... Mon Dieu!.. cette foule est encore-là... elle entoure l'église... elle ne s'en va pas!.. L'entends-tu?

MANUEL.

Oui : mais tu vois, elle nous laisse seuls.

SARA.

Oh! si elle entrait! si elle voulait t'enlever d'ici!

MANUEL.

Calme tes craintes, je t'en conjure. Elle l'eût fait depuis ce matin, si elle l'eût osé.

SARA.

Oui... tu as raison. C'est un asile sûr que celui-ci, un asile sacré... l'empereur lui-même tremblerait de le profaner. Il y a pour les chrétiens des peines, n'est-ce pas? des excommunications qui les effraient?.. Tu as raison... c'est que tout cela me rend folle, vois-tu?..

MANUEL.

Allons! ne pleure plus.

SARA.

Ecoute!

MANUEL.

Quelqu'un entre dans l'église.

SARA, *avec effroi.*

Manuel! mon enfant!

MANUEL.

C'est une femme! elle est seule!

SARA.

Une mère! une mère qui vient nous sauver peut-être.

MANUEL, *avec crainte.*

L'impératrice!

SARA, *le prenant dans ses bras.*

Zoé!..

## SCENE II.

SARA, MANUEL, L'IMPÉRATRICE.

L'IMPÉRATRICE, *après un silence.*

Dans ses bras! c'est bien. Voilà le prix de mes soins. Lève

les yeux, auguste : c'est là ce que je devais attendre de toi, n'est-ce pas?

MANUEL.

Pardonne...

L'IMPÉRATRICE.

Laisse-nous seules.

SARA.

Manuel, ne me quitte pas. (*A l'impératrice.*) Penses-tu que je l'aie repris pour te le rendre?

L'IMPÉRATRICE.

Personne ne m'a suivie : que crains-tu? l'église est déserte. (*A Manuel.*) Retire-toi, te dis-je. Il faut que je parle à cette femme.

MANUEL, *bas à Sara.*

Ma mère, ne l'irrite pas. Je vais voir, moi, ce qui se passe au dehors et si l'impératrice est venue seule.

SARA.

Mais ne t'éloigne pas, enfant.

MANUEL.

Non : là, tout près... par cette fenêtre.

## SCENE III.

L'IMPÉRATRICE, SARA.

L'IMPÉRATRICE.

Et maintenant, femme, qui t'a fait agir?

SARA.

Le besoin de sauver mon fils.

L'IMPÉRATRICE.

Ton fils! Lui!..

SARA.

Je le prouverai.

L'IMPÉRATRICE.

Ah! tu as les papiers de Strozzas.

SARA.

Peut-être.

L'IMPÉRATRICE.

Eh! bien! écoute. Ces papiers sont tout-puissans contre moi, mais ils ne peuvent rien pour Manuel. Il a tenté de mettre sur sa tête la couronne impériale, et c'est un crime de lèse-majesté.

SARA.

Mon fils ne savait rien.

L'IMPÉRATRICE.

Qui le prouve? D'ailleurs, son nom servait de prétexte aux

factieux; n'est-ce pas assez pour le faire coupable de haute trahison? Que ta folle action ait été dictée par Strozzas, qu'elle soit le résultat de ton amour ou de tes craintes, elle a tout arrêté, et, par cela seul, elle nous perd tous deux : moi, pour avoir trompé l'empereur, Manuel pour l'avoir fait trembler. Notre position est la même, le danger le même. Il reste encore un moyen de salut, et je l'apporte; mais, écoute bien : il n'y en a qu'un. La foule n'a pas quitté la place; le parti qui voulait proclamer Manuel est là, en armes comme tantôt. Ce peuple remuant a besoin d'une révolte. Les chefs sont prévenus, tout est prêt encore. Montre-toi à la porte de l'église; désavoue tes premières paroles; accuse-toi de folie. Quelques-uns te croiront, le plus grand nombre feindra de te croire; et dès que Manuel descendra les degrés, de toutes parts on le saluera du cri de vive l'empereur Manuel!.. qu'il règne!.. et demain l'Orient obéira à un nouveau maître. Allons! nous n'avons que quelques minutes... décide-toi.

SARA.

Que je remette en tes mains le sort de mon fils et le mien? Non! Ou si ton projet n'est pas un piége, que je jette cet enfant au milieu des poignards qui peuvent l'atteindre; dans une conjuration criminelle, car elle peut coûter la vie à l'empereur; hasardeuse, car rien ne répond du succès? Non. Manuel est coupable de lèse-majesté, dis-tu? quel asile plus sûr pour lui que celui-ci? dans les bras de sa mère et sous la garde de Dieu.

L'IMPÉRATRICE.

Mais ici il reste coupable : tu ne comprends donc pas?.. et demain la victoire l'eût absous. Cet asile? eh! cet asile... il faudra toujours en sortir.

SARA.

Je ne tremblerai plus pour sa vie alors.

L'IMPÉRATRICE.

Ainsi, tu veux attendre l'empereur, lui livrer mon secret! C'est l'arrêt de ma mort que tu prononces!.. Bien!.. tu te venges : mais en même temps c'est celui de Manuel. Fils de l'empereur, son père lui eût pardonné sa révolte, peut-être; mais, étranger, mais jeté dans la chambre impériale, sans droit, sans titre, par un crime! rien ne peut plus le protéger... il mourra!.. Une mère... une mère si aveugle... qu'elle ne sent pas cela! qui ne comprend rien!

SARA.

Oh! ne cherche pas à profiter de ma frayeur, à me donner le change sur nos dangers. Je lis dans ton ame : c'est toi que tu voudrais sauver bien plus que Manuel; car c'est sur toi que pèse le châtiment. Mais lui, que peut-on lui reprocher? une sédition? on en saisira les chefs; et peut-être découvrira-t-on la

main qui les a fait agir. Si on lui fait un crime de son nom et de son titre d'auguste, parce qu'ils sont, pour ce peuple avide de changemens, un prétexte à la révolte; mon aveu le dépouille de l'un et de l'autre. L'empereur craindra-t-il maintenant un enfant obscur, le fils d'une femme du peuple, qui mendie? à qui pourra-t-il faire ombrage? où seront ses partisans? Il est bien moins dangereux de lui pardonner à lui qu'à l'héritier du trône. On le chassera honteusement du palais? Eh bien! il trouvera à la porte sa mère qui le suivra dans quelque exil lointain, et dont l'amour lui tiendra lieu de la pompe impériale.

L'IMPÉRATRICE.

Rien! rien! et le temps s'écoule! Elle me brave; elle ne veut pas m'entendre!.. Ce sont ces papiers qui te font tranquille et forte... ces papiers?.. insensée!.. Nous sommes seules... oublies-tu que je peux les prendre?

SARA.

Il faudra me tuer avant... De la violence pour te sauver! comme si elle pouvait te sauver!.. Mais tu es perdue!..

L'IMPÉRATRICE.

Pas encore...

SARA.

Eh bien! arrache-moi ces preuves; et quand tu les tiendras, que tu t'applaudiras de ton triomphe, l'empereur viendra et je lui dirai : Cette femme, avec qui tu as partagé ton lit impérial, dont tu as fait la maîtresse de l'Orient, cette femme qui se fait appeler Zoé, qui ne me reconnaît pas, mais que j'ai reconnue, moi, c'est Théodora de Thessalonique!.. Théodora qui m'a perdue, qui a partagé ma honte; la courtisane Théodora!

L'IMPÉRATRICE.

Mon Dieu! mon Dieu!

SARA.

Laisse-lui donc au front la couronne des Césars, qui a remplacé sa couronne de fleurs; sur les épaules le manteau de pourpre, dont elle a couvert sa vie passée... Ne la chasse pas du trône; elle en est si digne!.. Eh bien! tu ne demandes plus ces papiers... viens donc les prendre maintenant!..

L'IMPÉRATRICE.

Oh! Théodora!.. ce nom de Théodora que je ne croyais plus pouvoir exister dans la mémoire des vivans, une femme l'avait gardé dans la sienne, et elle m'a échappé!.. Je la retrouve là, face à face avec ce nom funeste sur les lèvres. Mais c'est l'enfer qui a tracé ce cercle de dangers au milieu duquel je me débats, et qui se rétrécit toujours, toujours, à chaque instant, à chaque minute. Il faut donc attendre ma peine, sans espoir de lui échapper!.. (*Regardant Sara.*) Oui... oui... c'est

enfans vêtus de blanc, servant d'escorte à Manuel et jetant des fleurs sur son passage. Manuel conduit par l'impératrice. Derrière Manuel, deux officiers portant un glaive richement ciselé. Derrière ces officiers, des sénateurs, des patrices, puis encore quelques gardes. A l'apparition du cortége, les Bleus et les Verts ont garni les marches de Ste-Sophie; les Bleus tiennent la gauche, les Verts, la droite; les Verts sont peu nombreux. — Les femmes et les enfans se pressent sur la place; mais ils ont été repoussés par les deux factions qui, seules, couvrent les degrés. — Sara et Théone sont à droite sur le devant de la scène; Agathès, un peu devant elle. Sara regarde avec anxiété le cortége, et cherche le moyen de se faire jour jusqu'à l'impératrice. Au moment où celle-ci passe devant Sara, cette dernière veut se jeter à ses pieds; mais retenue par les gardes, elle dit:

SARA.

Par pitié, par grace!..

AGATHÈS, *la repoussant.*

Arrière, mendiante.

THÉONE, *ramenant Sara.*

Attends, pauvre femme, ce n'est pas encore le moment des largesses.

SARA, *appelant.*

L'impératrice! (*Reculant les yeux fixés sur elle.*) Ah! c'est impossible! Elle! Théodora!.. mais c'est bien elle, Théodora!

THÉONE, *l'entraînant.*

Viens donc, et tenons-nous près des degrés.

Le cortége reprend sa marche un moment suspendue. L'impératrice monte avec Manuel les degrés; elle s'arrête sur le dernier. La grande porte s'ouvre; le patriarche et son clergé sont venus à la rencontre de Manuel, et se sont arrêtés sur le seuil du temple. Sur un signe de l'impératrice, tout le cortége s'arrête: il garnit la scène. Zoé et Manuel, ayant pris la tête du cortége, sont seuls au haut des degrés; les gardes, les jeunes patrices, les sénateurs et les Bleus, placés un peu plus bas, garnissent la gauche du théâtre; le peuple, les mendians et les Verts garnissent la droite.

SARA, *se débarrassant de Théone.*

Laisse-moi, laisse-moi: ma place est là, près de lui.

Elle montre Manuel.

THÉONE.

Elle est folle.

Elle se perd dans les groupes de droite. Sara veut se glisser à travers la foule et repoussée par plusieurs officiers du cortége, elle va tomber sur une pierre derrière Agathès.

SARA, *qui ne peut parvenir jusqu'à Manuel.*

Oh! je n'arriverai jamais jusqu'à lui!

L'IMPÉRATRICE, *d'une voix haute et ferme.*

Manuel, avant de franchir ce dernier degré, avant de fouler

du pied le marbre du saint temple, demande à ce peuple qui te presse et t'environne, et dont tous les regards sont fixés sur toi, demande-lui des prières et des vœux. Parmi cette foule, il y a bien des misères qui se cachent; bien des espérances qui se tournent vers le jeune auguste. La grace du seigneur descendra sur toi, Manuel, si tu as secouru toutes ces misères; comblé toutes ces espérances. Auguste, aide et protection à tous. Largesse, largesse aux pauvres!

MANUEL.

Oui, ma mère, aux pauvres tout ce que Manuel possède.

A un signe de l'impératrice les officiers ouvrent le coffre doré : l'impératrice et Manuel y puisent et jettent au peuple des pièces d'or et d'argent. Des acclamations s'élèvent, et la foule se presse et se heurte pour ramasser ce qu'on lui jette. Agathès est encore à l'angle de la rue et Sara à moitié renversée près de lui. Un cocher Bleu passe, il arrive en courant de la rue à gauche.

PREMIER BLEU. *d'une voix entrecoupée à Agathès.*

La garde de l'empereur est aux prises avec les matelots qui ont proclamé Basilicin : il est temps d'agir.

AGATHÈS.

Enfin !..

SARA, *se relevant.*

Ah !.. Que disent ils?

PREMIER BLEU.

Donne le signal, tout est prêt.

AGATHÈS.

Fais-moi passage jusqu'a Manuel : je vais jeter sur ses épaules la pourpre impériale.

SARA.

C'est sa mort! mon Dieu secourez-moi!

Elle suit Agathès et disparaît avec lui dans la foule qui garnit la gauche. Pendant ces répliques, qui seront échangées vivement, l'impératrice et Manuel ont jeté de l'argent au peuple qui, ayant suspendu ses acclamations pour laisser entendre ce qui devait être entendu, les reprend pour donner le temps à Agathès d'arriver jusqu'à Manuel; en l'apercevant l'impératrice fait un mouvement de joie. Agathès fait entendre le cri convenu de vive Manuel! ce cri est répété de toutes parts et l'on a vu les Bleus mettre la main à leurs poignards. L'impératrice a fait avancer Manuel d'un pas et a descendu un degré afin qu'il fût seul en vue.

AGATHÈS, *caché dans la foule qui garnit les degrés.*

Mort à Léon VI!

LA FOULE.

Mort à Léon VI!

SARA.

Une misérable mendiante que ta colère glace d'effroi, seigneur.

L'EMPEREUR.

Réfléchis bien à ce que tu vas dire, et garde-toi de me tromper, il y va de ta vie.

SARA.

Je te répondrai, césar, comme je le ferais à Dieu si je paraissais devant lui.

L'EMPEREUR.

Tu as osé devant tout le peuple te déclarer la mère de Manuel?

SARA.

Oui, seigneur.

L'EMPEREUR.

Sa mère!.. Le jeune auguste a dû te maudire, car tu lui as enlevé l'espoir d'un parricide.

MANUEL.

Ah! césar, tu ne le crois pas.

L'EMPEREUR.

Non, tu n'as pas tenté une révolte, n'est-ce pas? au cri de : Mort à Léon VI?

MANUEL.

Ces cris odieux je les désavouais.

L'EMPEREUR.

C'est ta seule rencontre maintenant... Oh! malheur à toi, quel que soit ton titre; fils de l'empereur ou né de cette femme, malheur à toi!

SARA, *effrayée.*

Manuel!

L'EMPEREUR, *à Sara.*

Cet enfant est le tien, as-tu dit. La preuve?

SARA.

Ah! césar, il faut m'écouter d'abord. Manuel ignorait qu'il y eût un complot; il est innocent. Cela est aussi vrai qu'il est vrai que je suis devant toi et que je te parle. Il marchait à l'autel calme et sans défiance, il ne savait pas ce qui allait se passer. Pourquoi ne leur ai-je pas donné le temps de lui jeter un manteau de pourpre sur les épaules? il l'eût arraché, il l'eût foulé aux pieds; oui, césar, il l'eût fait, je te le jure, et tu ne l'accuserais pas maintenant.

L'EMPEREUR.

Cesse de le défendre. Les preuves de sa naissance où sont-elles?

SARA.

Celles de son innocence, d'abord... laisse-moi te donner celles-là.

L'EMPEREUR.

Réponds : tu n'étais pas folle. Pour agir comme tu l'as fait il t'a fallu des preuves ; donne-les donc.

SARA.

Mais lui, lui n'est pas coupable, et tu veux le punir !

L'IMPÉRATRICE, *à part.*

Elle tremble, elle hésite !

L'EMPEREUR, *à Sara.*

Réponds-moi, enfin, qui t'a fait parler ?

L'IMPÉRATRICE.

Tu ne l'as pas deviné ? moi, césar.

L'EMPEREUR.

Toi ?..

L'IMPÉRATRICE, *bas à Sara en suppliant.*

Sara, ne me démens pas : je réponds de lui.

L'EMPEREUR.

Toi !

L'IMPÉRATRICE.

Oui... Ce fut une idée subite, une inspiration du ciel. J'ai vu autour de moi ce peuple entier se lever tout-à-coup comme un seul homme. C'était un incendie immense, imprévu. Il fallait à l'instant en étouffer la première étincelle, ou en être dévoré. J'étais sans appui, sans ressource ; je n'avais près de moi que cette pauvre femme ; je lui ai crié : Sauve l'empereur, et elle l'a sauvé.

L'EMPEREUR.

Son action lui fut dictée par ton Mensonge : avant d'embrasser une pareille ressource, tu aurais essayé d'autres moyens de salut.

L'IMPÉRATRICE.

On ne m'en laissait pas le temps.

L'EMPEREUR.

Ne pouvais-tu te faire un rempart de la garde impériale ?

L'IMPÉRATRICE.

Presque tout entière retenue sur le port aux galères par la révolte des matelots.

L'EMPEREUR.

Il fallait prévenir l'empereur.

L'IMPÉRATRICE.

Et le peuple serait arrivé avant le messager.

L'EMPEREUR.

Oh! qui donc me trompe ici?

SARA, *bas à l'impératrice.*

C'est ta justification, Zoé; (*Indiquant Manuel.*) mais la sienne?

L'IMPÉRATRICE, *de même.*

Attends! Attends! je t'en conjure.

L'EMPEREUR, *à l'impératrice.*

Ainsi tout s'est fait par ton ordre? cette femme s'est dévouée, elle a droit à ma reconnaissance : c'est bien! et maintenant, au rebelle qui a attenté à ma couronne, qui a conspiré contre ma vie, dois-je aussi une récompense?

L'IMPÉRATRICE.

Rien que ta justice, seigneur, mais ta justice l'absout. Garde ta sévérité pour les factions du Cirque, ces éternels élémens de toutes les conjurations, de toutes les révoltes. Là sont les coupables, là tu dois punir. Mais Manuel conspirer? Eh! s'il l'eût fait, cette femme l'eût-elle retenu dans cette église? il en serait sorti; la foule aurait crié de nouveau vive Manuel, car elle voulait faire un empereur, et quelques-uns essayaient de Basilicin, faute de mieux.

L'EMPEREUR.

L'auguste se défendra devant son juge.

MANUEL.

Dès que tu l'ordonneras, seigneur; et si tu crois que c'est à ce lieu saint qu'il doit sa confiance, il est prêt à te suivre.

SARA.

Non... tu ne sortiras pas.

L'IMPÉRATRICE.

Et moi qui réponds de son innocence sur ma tête, moi qui sais combien ta colère est aveugle, je lui ordonne de rester, et j'appelle du jugement que césar va porter en ce moment...

L'EMPEREUR.

A qui donc?

L'IMPÉRATRICE, *bas.*

Au jugement de césar à jeûn.

L'EMPEREUR.

Zoé!..

L'IMPÉRATRICE.

Oh! remercie-moi, Léon... je t'épargne un remords.

L'EMPEREUR, *après un silence.*

Manuel se rendra au palais de Scutari. Il l'habitera à l'avenir, et ne paraîtra jamais sans mon ordre à Constantinople.

L'IMPÉRATRICE, *à Manuel.*

Tu le vois, enfant, l'empereur oublie ses soupçons, il est désarmé. (*Bas à Sara.*) Sara, Sara, je le sauve. (*A Manuel.*) L'empereur ne t'accuse plus : il t'envoie à Scutari; ce n'est pas un exil, tu y seras près de moi. Oh! rassure-toi; (*Avec intention.*) tu n'as rien à craindre de césar, car, tu le sais, sa parole n'est pas un piége... ta vie sera sacrée pour lui là-bas, comme elle le serait ici... Il ne reviendra pas sur le passé.

L'EMPEREUR.

Non... non... je le jure. Obéis. Qu'on me laisse.

L'IMPÉRATRICE, *bas à Sara.*

Tu l'entends?

L'EMPEREUR, *à un officier, montrant Sara.*

Conduisez cette femme au palais... elle m'y attendra.

L'IMPÉRATRICE, *bas à Sara.*

Sara, je l'ai sauvé.

SARA, *bas à l'impératrice.*

Je ne parlerai pas.

L'IMPÉRATRICE, *à part.*

Ah! c'est bien.

Sara et Manuel sortent avec deux officiers.

## SCENE VI.

L'EMPEREUR, L'IMPÉRATRICE, Officiers.

L'EMPEREUR.

On me trompe, Zoé; on se joue de mes menaces; mais, retiens bien l'avis que je te donne: veille sur tes actions, sur celles du jeune auguste, car mes regards ne vous quitteront ni l'un ni l'autre, et au premier soupçon, on ne m'abusera plus.

L'IMPÉRATRICE.

Eh! quoi! césar, n'est-ce pas assez de m'avoir forcée à me justifier, sans que tu me condamnes encore pour le reste de mes jours à une anxiété de tous les momens? Je ne puis répondre, moi, qu'on n'interprétera pas mes paroles, qu'on ne noircira pas ma conduite. Je n'avais qu'un refuge contre la calomnie, le cœur de mon époux: et il m'est fermé désormais. Qu'est devenu le temps où Zoé y régnait sans partage et sans crainte? Elle t'est suspecte aujourd'hui; et cependant ses actions sont les mêmes, sa tendresse la même, son intérêt le même. Rien

n'est changé pour elle. Rang, puissance, fortune nous sont toujours communs comme autrefois. Mais il y a quatorze ans que cela est ainsi, et on se lasse d'un amour de quatorze ans, voilà tout. Quant à ton fils, césar...

On entend un bruit qui grossit au dehors.

L'EMPEREUR.

Écoute !..

L'IMPÉRATRICE.

Des cris sur la place.

Les cris deviennent plus distincts.

L'EMPEREUR.

Vive Manuel!.. encore!

L'IMPÉRATRICE, *à elle-même.*

Ah! je n'ai pu les prévenir! Manuel descend les degrés de Ste-Sophie, et ils obéissent à l'ordre que j'avais donné.

L'EMPEREUR.

Manuel! toujours Manuel!

L'IMPÉRATRICE.

Laisse-moi sortir, laisse-moi parler à cette multitude.

L'EMPEREUR.

As-tu donc des intelligences parmi elle?

L'IMPÉRATRICE.

Non... non... mais ma présence peut-être...

L'EMPEREUR.

Elle ne pouvait rien ce matin, m'as-tu dit.

L'IMPÉRATRICE.

C'est vrai... c'est vrai.

L'EMPEREUR.

Une révolte! sous mes yeux!.. Tiens! les entends-tu? Mort à l'empereur!

L'IMPÉRATRICE, *à part.*

Insensés qui me perdent!

L'EMPEREUR.

Mais écoute donc! Mort à l'empereur! entends-tu?

L'IMPÉRATRICE.

Oui... oui, césar.

L'EMPEREUR.

C'est Manuel qu'ils proclament, c'est à son nom qu'ils se rallient. Prie-moi donc pour lui encore.

L'IMPÉRATRICE, *à part.*

Leurs cris redoublent! Ah! s'ils triomphaient au moins!

L'EMPEREUR.

Manuel! un rival! toujours à mes côtés, toujours redoutable, et que cette foule saluera ainsi dès qu'il paraîtra!

L'IMPÉRATRICE.

Mais que devenir?

L'EMPEREUR.

Non, c'est trop de deux maîtres pour un seul empire. (*Les cris de mort à l'empereur deviennent plus violens.*) Ah! de toutes parts maintenant! Ægidius, à moi!

L'IMPÉRATRICE.

Que vas-tu faire?

L'EMPEREUR, *à Ægidius.*

Ce peuple demande la tête de l'empereur; jette-lui celle de l'auguste.

L'IMPÉRATRICE.

César... césar, ton fils!

L'EMPEREUR.

Sa mort ou la mienne : obéis.

Ægidius sort.

L'IMPÉRATRICE, *à part.*

Et Sara qui est là, qui va m'accuser, mon Dieu!

L'EMPEREUR.

Peuple rebelle, tes cris cesseront tout-à-l'heure.

L'IMPÉRATRICE.

Non : ton ordre est un crime. Révoque-le. Tu le peux encore.

L'EMPEREUR.

Tu défends un perfide?

L'IMPÉRATRICE.

Un enfant, ton fils et le mien. Oh! laisse-toi fléchir!

L'EMPEREUR.

Ne l'espère pas.

L'IMPÉRATRICE.

Ægidius n'est pas loin. Un mot le rappellera. (*Indiquant les officiers qui sont là.*) Tiens! vois... ils l'attendent.

L'EMPEREUR.

Vain espoir!

L'IMPÉRATRICE, *aux officiers.*

Allez!.. l'empereur le permet.

L'EMPEREUR.

Que personne de vous ne sorte.

L'IMPÉRATRICE.

Eh bien! c'est donc à moi d'y courir.

Il se fait tout-à-coup un profond silence au dehors.

L'EMPEREUR, *d'un ton morne.*

Il n'est plus temps.

L'IMPÉRATRICE.

Quel silence!

L'EMPEREUR.

Je suis obéi.

L'IMPÉRATRICE, *à part.*

Et Sara! Sara! (*Haut.*) Viens! tu es vengé!.. quittons cette église.

L'EMPEREUR.

Oui... oui... Manuel!..

L'IMPÉRATRICE, *cherchant à l'entraîner du côté opposé à celui par lequel Ægidius est sorti.*

Par ici! de ce côté!.. qui te retient?.. viens donc!

SARA, *dans la coulisse.*

Mon fils! mon fils!

L'IMPÉRATRICE.

Malheur! la voilà!

## SCENE VII.

L'EMPEREUR, L'IMPÉRATRICE, SARA, OFFICIERS.

SARA.

Mon fils!.. c'était mon fils, césar! Elle te trompait: elle l'a tué!

L'IMPÉRATRICE.

C'en est fait!

SARA, *remettant les papiers.*

Tiens! lis!.. les voilà ces preuves que j'ai gardées, et qui auraient sauvé Manuel, peut-être. Et maintenant, justice de l'épouse criminelle, de l'infâme Théodora, la honte de Thessalonique, qui a souillé ton nom de l'opprobre de sa vie passée. Justice pour une pauvre mère dont on a tué l'enfant... son enfant, qu'elle a pleuré tant d'années et qu'elle n'a embrassé qu'une heure!.. justice!

L'EMPEREUR.

Ces papiers, que je les lise.

L'IMPÉRATRICE.

A quoi bon, césar? Cette femme a dit vrai. Jai lutté contre le danger tant que j'ai eu l'espoir de lui échapper; mais à présent

penses-tu que je cherche à me justifier? Garde ces preuves pour le peuple, et va les lui montrer: elles t'absolvent de la mort de celui qu'il a cru ton fils... Va. Pour moi, qui n'ai plus rien à nier, j'accepte mon sort tel que le hasard l'a fait. J'ai ambitionné le trône: j'y suis parvenue; je l'ai gardé quatorze ans... mon règne est fini.

L'EMPEREUR.

Et ta vie.

L'IMPÉRATRICE.

César, ce lieu est un lieu d'asile. Ne l'oublie pas.

L'EMPEREUR, *après un silence.*

Non... ton châtiment d'ailleurs ne serait pas assez long.

Il la regarde quelque temps, puis sort lentement les yeux fixés sur elle.

## SCENE VIII.

L'IMPÉRATRICE, SARA.

SARA.

Oh! te punira-t-il jamais assez!

L'IMPÉRATRICE.

Repose-t-en sur lui.

SARA.

Ma vie a-t-elle donc été si coupable qu'elle ait mérité ce châtiment?

L'IMPÉRATRICE.

Fallait-il que la mort de Strozzas fût sitôt vengée!

SARA.

Oh! mon fils!.. mon fils!..

## SCENE IX.

L'IMPÉRATRICE, SARA, ÆGIDIUS.

ÆGIDIUS.

Au nom de l'empereur, suivez-moi toutes deux.

L'IMPÉRATRICE.

Où?

ÆGIDIUS.

A la maison d'expiation que tu as fondée.

L'IMPÉRATRICE.

Moi!.. la mort plutôt.

ÆGIDIUS.

Obéis.